



André Durand présente

‘ ‘Vingt mille lieues sous les mers’ ’
(1869)

roman de Jules VERNE

(540 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 4)

l'intérêt de l'action (page 5)

l'intérêt littéraire (page 7)

l'intérêt documentaire (page 10)

l'intérêt psychologique (page 21)

l'intérêt philosophique (page 25)

la destinée de l'œuvre (page 26)

Bonne lecture !

«L'année 1866 fut marquée par un évènement bizarre, un phénomène inexplicable et inexplicable que personne n'a sans doute oublié.» La peur règne sur les océans. Depuis quelque temps, des navires transocéaniques rapportent avoir rencontré en mer un corps étrange, «un écueil fuyant», «infiniment plus vaste et lumineux qu'une baleine», un monstre effrayant. Puis le monde entier apprend qu'un navire de la "Montreal Ocean Company" a heurté de tribord un «roc» qu'aucune carte ne signalait. Avec une coque moins solide, il aurait sombré avec les deux cent trente-sept passagers qu'il ramenait du Canada. Pire, en avril 1867, le "Scotio" de la Cunard rentre d'urgence à Liverpool : sa coque d'acier avait été perforée aussi nettement que si on y avait enfoncé un éperon gigantesque. Alerte ! les grandes compagnies de transport sont menacées. Les États-Unis décident d'organiser une expédition pour purger les mers du mystérieux animal qu'un spécialiste français suppose être un narval géant. En juillet 1867, la frégate américaine "Abraham-Lincoln", commandée par Farragut, quitte le port de New York et se met en chasse pour débarrasser les mers de ce terrible danger. Elle emporte notamment le professeur Aronnax, distingué ichthyologue du Muséum d'histoire naturelle de Paris (tout désigné donc pour parvenir à identifier l'animal), son domestique belge, le dévoué Conseil, et le Québécois Ned Land, «roi des harponneurs». «Le Canadien» paraît tout à fait indiqué pour parvenir à tuer le monstre qui hante les mers : il a déjà embroché deux baleines en quelques minutes ! Après six mois de recherches infructueuses, le 6 novembre 1867, à 23 heures, au large du Japon, «Ned Land a repéré une forme allongée et lumineuse. Mais celle-ci se joue du navire en le battant aisément de vitesse.» On pense que c'est «une baleine d'espèce inconnue» ou «un narval gigantesque» que sa vitesse rend insaisissable. Lorsqu'enfin on réussit à l'approcher pour le harponner, il aborde violemment le vaisseau et le laisse désarmé. Sous le choc, Aronnax et Ned Land ont été précipités à la mer. Conseil s'y jette pour porter secours à son maître. Tous trois trouvent refuge sur le dos du mystérieux animal qui se révèle être fait de plaques d'acier boulonnées ! C'est un navire sous-marin (chapitres 1-7).

Captifs à l'intérieur, les trois naufragés découvrent l'extraordinaire "Nautilus", son mystérieux équipage au langage incompréhensible et son énigmatique capitaine, qui dit s'appeler Nemo, mais dont la nationalité et les intentions restent absolument mystérieuses. Ce misanthrope de génie a rompu tout commerce avec l'humanité. Il apprend aux naufragés que, désirant préserver le secret de son navire, il fera d'eux à jamais ses prisonniers. Cependant, il éprouve une certaine estime pour le savant français et veut lui faire connaître l'univers qu'il s'est approprié dans les profondeurs océaniques, et celui qu'il s'est construit dans le "Nautilus", véritable microcosme dont la bibliothèque (qui, selon toute vraisemblance, reproduit celle qui devait être à la disposition de l'auteur) et le musée renferment les plus belles créations de l'être humain et de la nature. Il lui dit : «Vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord [...] À partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun autre homme [...] et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets.» (chapitres 8-14).

Prodigieux ingénieur, Nemo a construit avec le "Nautilus" un engin révolutionnaire, mû par l'électricité (qu'il dit obtenir à volonté d'une source inépuisable : l'eau de mer), rapide, discret, capable de plonger au plus profond des océans, mais qui doit refaire surface pour renouveler l'air, et aménagé comme une demeure bourgeoise (il y joue de l'orgue !). Il a résolu tous les problèmes de la locomotion et de la vie subaquatiques. Interrompant ses pérégrinations, il convie ses hôtes à une «chasse sous-marine» en leur faisant revêtir des costumes de plongée alimentés par de l'air comprimé. Puis Nemo décide d'entreprendre un tour du monde des profondeurs océaniques. Le "Nautilus", profitant de ce courant qu'est le «Kuro-Scivo» ou «Fleuve-Noir», parcourt en se jouant «quatre mille lieues sous le Pacifique» (une lieue = quatre kilomètres), élucidant tous les secrets de la nature et dépassant tous les exploits des plus hardis voyageurs. Le 27 décembre 1867, le sous-marin atteint les îles Vanikoro, lieu du naufrage en 1788, des frégates de l'explorateur La Pérouse, expédition dont sont racontées les péripéties. Nemo trouve un coffret révélant le lieu du vrai dernier naufrage de La Pérouse qui aurait construit avec ses compagnons survivants un troisième navire.

Puis le "Nautilus" continue son voyage vers l'océan Indien, non sans, «*flottant à fleur d'eau*», «*toucher contre un écueil*» et s'échouer dans le dangereux détroit de Torres, comme l'avait fait en 1840 Dumont d'Urville, un autre remarquable explorateur français. Comme Ned Land aimerait bien manger de la viande, les trois prisonniers demandent à descendre sur une île, et ont alors une rencontre mouvementée avec «*les naturels de la Papouasie*» qui montent même sur le "Nautilus" mais sont empêchés d'y entrer par «*la foudre du capitaine Nemo*», une protection électrique. La colère de Nemo étant suscitée par on ne sait quelle chose vue sur la mer, les trois passagers sont sommés de se tenir dans leur cabine. On ne sait pas non plus ce qui s'est passé, mais un des hommes de l'équipage a été blessé et, ayant succombé, est enterré dans leur cimetière qui se trouve dans un «*royaume de corail*» (chapitres 15-24).

II

Dans l'océan Indien, au large de Ceylan, Nemo plonge avec ses compagnons pour leur faire voir les bancs d'huîtres perlières. Il leur montre alors «*une huître de dimension extraordinaire, un tridacne gigantesque*» qui contient une perle de «*dix millions de francs au moins*» qu'il laisse mûrir. Un pauvre pêcheur de perles étant attaqué par un requin, il vient à son secours. Puis le "Nautilus" emprunte la mer Rouge et, grâce à l'«*Arabian-Tunnel*», creusé par la nature sous l'isthme de Suez, passe en Méditerranée. Dans l'archipel grec, il longe l'île volcanique de Santorin, la Crète (où Nemo prodigue aux Crétois insurgés contre les Turcs l'or qu'il puise à sa guise dans les épaves englouties), la Sicile. Puis, après «*la Méditerranée en quarante-huit heures*», il entre dans l'océan Atlantique où il atteint la baie de Vigo sur la côte espagnole. Au moment où Ned Land voudrait tenter de s'évader, survient Nemo qui raconte à Aronnax le terrible combat qui s'y déroula en 1702 et où furent sabordés pour éviter qu'ils tombent aux mains des Anglais des galions espagnols chargés d'or et d'argent arrachés «*aux Incas et aux vaincus de Fernand Cortez*», richesses qui sont recueillies par les marins du "Nautilus". Au pied d'un volcan sous-marin, Nemo fait découvrir à ses passagers les restes d'«*un continent perdu*», les ruines d'une ville submergée, dont Aronnax comprend que c'est la mythique Atlantide. Puis le "Nautilus" arrive à un îlot où, ayant pénétré par un couloir souterrain, il peut monter à la surface d'un lac au centre d'un volcan éteint, où Nemo s'est aménagé une inexpugnable retraite et exploite la houille dont il a besoin. (chapitres 1-10).

Le "Nautilus", reparti, atteint, dans «*la mer de Sargasses*», des eaux si profondes que de précédentes expéditions n'avaient pu en toucher le fond avec des sondes longues de quinze mille mètres ! On se met en route vers le pôle Sud. En chemin, étant remonté à la surface, le sous-marin, qui «*n'était plus qu'un harpon formidable, brandi par la main de son capitaine*», engage un combat pour sauver des baleines attaquées par des cachalots. Après quelques jours sous la banquise, le sous-marin émerge dans la mer libre, au pôle, où personne ne s'était encore hasardé, qui est atteint le 21 mars 1868, veille de la longue nuit polaire, Nemo plantant son drapeau, un «*pavillon noir, portant un N d'or écartelé sur son étamine*», avant de s'écrier, théâtral : «*Adieu, Soleil ! [...] Disparais, astre radieux ! Couche-toi sous cette mer libre, et laisse une nuit de six mois étendre ses ombres sur mon nouveau domaine !*» (chapitres 11-15).

De nouveau sous la banquise, le "Nautilus" est accidenté par le retournement d'un iceberg et bloqué dans un tunnel de glace à laquelle on s'attaque tandis que l'asphyxie menace. Mais l'air libre est finalement atteint. Le sous-marin peut alors aller du cap Horn à la mer des Antilles où, deux des tentacules d'un calmar géant enserrant son hélice et un autre ayant saisi un des matelots que le monstre broie sous ses «*mandibules de fer*», il doit être combattu à la hache et au harpon que Ned Land plante finalement dans son cœur. Une tempête fait dériver le bateau dans les eaux dangereuses de Terre-Neuve où Nemo détecte l'endroit où a été rompu le câble télégraphique reliant l'Amérique à l'Europe qui avait été posé en 1866 par le "Great-Eastern", puis l'épave du "Vengeur", vaisseau français coulé par les Anglais après une bataille héroïque en 1794 (chapitres 16-20).

Le "Nautilus" est attaqué à coups de canon par «*un grand vaisseau de guerre, à éperon, un deux-ponts cuirassé*» mais dont le pavillon n'est pas hissé. Nemo, cependant, sait qu'il appartient à «*une nation maudite*», affirme : «*Je suis le droit, je suis la justice. Je suis l'opprimé, et voilà l'opresseur ! C'est par lui que tout ce que j'ai aimé, chéri, vénéré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j'ai vu tout périr ! Tout ce que je hais est là !*» Aussi envoie-t-il par le fond ce navire, et les trois hommes voient ainsi confirmés leurs soupçons : le "Nautilus" ne sert pas seulement les desseins pacifiques d'un homme de science, c'est aussi une arme que Nemo utilise pour une terrible oeuvre de vengeance. Un climat de tristesse et de terreur s'installant à bord, Aronnax est alors décidé à fuir comme l'y incite depuis toujours Ned Land. Or, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit d'une décision délibérée ou d'une simple négligence, le "Nautilus" se laisse entraîner, au nord de la Norvège, dans les redoutables tourbillons du Maelstrom. Ses trois passagers involontaires en profitent pour tenter une folle évasion en canot. Miraculeusement sauvés, Aronnax et ses amis retrouvent leur liberté. Ils abordent dans une des îles Lofoten d'où ils regagnent la France sans connaître avec certitude le sort du "Nautilus" sur lequel ils ont navigué huit mois (chapitres 21-23).

Analyse

(les passages cités sont identifiés par le numéro en chiffres romains de la partie et celui du chapitre en chiffres arabes)

Genèse

Il semble que c'est George Sand qui a incité Jules Verne à écrire le roman. Amie de Hetzel depuis les journées révolutionnaires de 1848, elle recevait ses publications, notamment les "*Voyages extraordinaires*", dont elle était friande. Dans une lettre de juillet 1865, qui est restée à la postérité par les soins de Jules Verne lui-même qui était fier d'avoir intéressé une écrivaine qu'il estimait fort, elle lui écrivit : «*Je vous remercie, Monsieur, de vos aimables mots mis en deux saisissants ouvrages qui ont réussi à me distraire d'une bien profonde douleur et à m'en faire supporter l'inquiétude. Je n'ai qu'un chagrin en ce qui les concerne, c'est de les avoir finis et de n'en avoir pas encore une douzaine à lire. J'espère que vous nous conduirez bientôt dans les profondeurs de la mer et que vous ferez voyager vos personnages dans ces appareils de plongeurs que votre science et votre imagination peuvent se permettre de perfectionner.*»

On a avancé, mais la chose est controversée, que Louise Michel aurait inspiré à Jules Verne l'essentiel du roman. La fameuse «*vierge rouge*» ne s'occupait pas seulement de préparer la révolution : douée d'une remarquable intuition, elle avait le goût de l'anticipation. Elle aurait fourni à l'écrivain pour la somme de cent francs un manuscrit contenant l'idée du "Nautilus" et de ses aventures.

La première allusion que fit Jules Verne au roman date d'août 1866, alors qu'il terminait le troisième tome des "*Enfants du capitaine Grant*": «*Je prépare aussi notre "Voyage sous les eaux", et mon frère et moi, nous arrangeons toute la mécanique nécessaire à l'expédition. Je pense que nous emploierons l'électricité, mais ce n'est pas encore décidé tout à fait.*» Mais il dut alors s'atteler à une "*Géographie illustrée de la France et de ses colonies*", que son éditeur, Hetzel, lui avait demandée.

En 1867, il visita l'Exposition universelle de Paris, où, comme plus de quatre millions de personnes, il put contempler les premiers aquariums géants, assister aux démonstrations d'étranges appareils permettant de respirer sous l'eau, admirer le premier sous-marin de la marine impériale.

Cette année-là, installé au Crotoy, dans sa villa "La solitude", il commença son nouveau roman dont la gestation allait être une des plus longues de l'histoire des "*Voyages extraordinaires*". Il l'avait intitulé "*Voyage sous les eaux*", et lui avait donné un héros qui était un noble polonais, Szlachta, acharné à se venger des Russes qui, à cette époque-là, occupant et torturant son pays, avaient détruit sa famille pendant la répression de l'insurrection de 1863-1864. Mais Hetzel,

craignant de subir la censure du livre sur le marché russe, et d'offenser un puissant allié français, l'empire russe, et ayant de nombreux Russes abonnés à son "Magasin d'éducation et de récréation", opposa son veto. En conséquence, on cherche en vain dans l'immense livre la nationalité et les motivations du personnage qui devint Nemo.

Jules Verne écrivit à son éditeur : *«Je travaille ferme, mais, comme vous le dites, mon cher Hetzel, il faudra bien, après quinze mois d'abstinence que mon cerveau éclate ; ce sera tant mieux pour le "Voyage sous les eaux" ; il y aura pléthore, et je me promets de m'en donner à cœur joie. Mais, pour être franc, je regrette mon Polonais ; je m'étais habitué à lui, nous étions bons amis, et d'ailleurs, c'était plus net, plus franc.»* Cependant, il demeura enthousiaste au sujet de son roman : *«Je travaille avec rage. Il m'est venu une bonne idée qui naît bien du sujet. Il faut que cet inconnu n'ait plus aucun rapport avec l'humanité dont il s'est séparé. Il n'est plus sur terre, il se passe de la terre. La mer lui suffit, mais il faut que la mer lui fournisse tout, vêtement et nourriture. Jamais il ne met le pied sur un continent. Les continents et les îles viendraient à disparaître sous un nouveau déluge, qu'il vivrait tout comme, et je vous prie de croire que son arche sera un peu mieux installée que celle de Noé. Je crois que cette situation "absolue" donnera beaucoup de relief à l'ouvrage. Ah! mon cher Hetzel, si je ratais ce livre-là, je ne m'en consolerais pas. Je n'ai jamais eu un plus beau sujet entre les mains.»*

Ce fut seulement au printemps de 1868 qu'il trouva le titre définitif de son œuvre. Cependant, la tension montait entre l'écrivain et l'éditeur. Ce dernier suggéra à Jules Verne de rallonger son roman et de prévoir une troisième partie où il pourrait développer d'autres scènes, par exemple : «Ned Land fuyant tout seul un jour - abordant un rocher, une île déserte, puis repêché, repris à demi-mort, pardonné» ou alors : «Sauver des petits Chinois ravis par des pirates chinois. Ils ne sont pas dangereux - ils sont drôles, on les fait rapatrier par le canot, ils n'y ont vu que du feu. Nemo ne peut pas s'en inquiéter. On pourrait en garder un à bord. Personne ne le comprend, il ne comprend personne, il égayerait le "Nautilus". Mais ceci c'est affaire à vous.» Il lui proposa même de faire de Nemo un anti-esclavagiste qui poursuivrait les négriers. Mais l'écrivain ne voyait en son héros que l'«homme des eaux» farouche et solitaire, et, agacé par toutes les tentatives de l'éditeur, il lui répondit : *«Vous m'avez dit : l'abolition de l'esclavage est le plus grand fait économique de notre temps. D'accord, mais je crois qu'il n'a rien à voir ici. L'incident de John Brown [abolitionniste américain qui fut condamné et pendu en 1859] me plaisait par sa forme concise, mais, à mes yeux, il amoindrit le capitaine. Il faut conserver le vague et sur sa nationalité, et sur sa personne, et sur les causes qui l'ont jeté dans cette étrange existence. De plus, l'incident d'un Alabama, ou d'un faux Alabama, est inacceptable et inexplicable. Si Nemo voulait se venger des esclavagistes, il n'avait qu'à servir dans l'armée de Grant, et tout était dit. [...] Pour le Capitaine Nemo, c'est autre chose... Vous comprenez bien que si c'était un bonhomme à refaire, - ce dont je suis parfaitement incapable, car depuis deux ans que je vis avec lui, je ne saurais le voir autrement.»*

Il y eut toutefois une suggestion de l'éditeur à laquelle il se rallia sans difficulté : ce fut, pour les illustrations, de prêter à Nemo les traits du colonel Charras, un ancien ami politique de l'éditeur, compagnon de combat et d'exil, exemple du républicain indomptable, mort quelques années auparavant, en 1865, sans avoir remis le pied sur le sol français depuis les proscriptions de 1852.

Intérêt de l'action

Ce sixième roman de la série des "Voyages extraordinaires" en présente vraiment un. À bord du "Nautilus", Nemo et ses prisonniers accomplissent un véritable tour du monde au fond des mers, ce tour du monde que Phileas Fogg avait réalisé sur la terre, et les enfants du capitaine Grant sur les mers. Alors que, pour Aronnax, le récit que fait Ned Land «de ses aventures dans les mers polaires» «prenait une forme épique, et je croyais écouter quelque Homère canadien, chantant l'Illiade des régions hyperboréennes» (I, 4), c'est tout le livre qu'on peut voir comme une sorte d'"Odyssée" sous-marine.

Il a une grande qualité romanesque, Jules Verne déployant une surprenante force dramatique et une merveilleuse puissance d'imagination. Dès les premières lignes, il accroche son lecteur avec ce mystérieux animal qui cause tant de dégâts et qui réunit autant de pays décidés à le trouver et à le supprimer, ce qui excite tout un bestiaire fantastique. Même le professeur Aronnax y voit une sorte de monstre des mers, songe à la baleine de Jonas ou à un narval géant : *«Malgré la distance, malgré le bruit du vent et de la mer, on entendait distinctement les formidables battements de queue de l'animal, et jusqu'à sa respiration haletante. Il semblait qu'au moment où l'énorme narval venait respirer à la surface de l'océan, l'air s'engouffrait dans ses poumons, comme fait la vapeur dans les vastes cylindres d'une machine de deux mille chevaux. "- Hum, pensais-je, une baleine qui aurait la force d'un régiment de cavalerie, ce serait une jolie baleine !"»*

Puis, bientôt, selon un habile crescendo, le savant doit se rendre à l'évidence : le narval est en réalité un sous-marin : *«Le doute n'était pas possible. L'animal, le monstre, le phénomène naturel qui avait intrigué le monde savant tout entier, bouleversé et fourvoyé l'imagination des marins des deux hémisphères, il fallait bien le reconnaître, c'était un phénomène plus étonnant encore, un phénomène de main d'homme. La découverte de l'existence de l'être le plus fabuleux, le plus mythologique, n'eût pas, au même degré, surpris ma raison. Que ce qui est prodigieux vienne du Créateur, c'est tout simple. Mais trouver tout à coup, sous ses yeux, l'impossible mystérieusement et humainement réalisé, c'est à confondre l'esprit.»*

Surtout s'ajoutent les mystères du "Nautilus", de Nemo, de ses matelots, des grands fonds sous-marins, qui suscitent encore l'idée d'êtres fantastiques : *«L'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels. Or la mer est précisément leur meilleur véhicule, le seul milieu où ces géants – près desquels les animaux terrestres, éléphants ou rhinocéros, ne sont que des nains – puissent se produire et se développer.»*

Ce roman scientifique et géographique, où on passe d'une litanie technique à une litanie zoologique, d'une litanie géographique, où aucun degré de latitude et de longitude n'est épargné, à une litanie historique où sont énumérés tous les découvreurs de telle ou telle île, est marqué aussi de nombreuses péripéties :

- la chasse de l'étrange «monstre des mers» ;
- la capture à l'intérieur du "Nautilus" (I, 8) ;
- la menace d'une gigantesque araignée de mer et d'un couple de requins (I, 17),
- l'échouage du "Nautilus" dans le dangereux détroit de Torres (I, 20),
- l'attaque des «Papouas» et leur neutralisation par «la foudre du capitaine Nemo» (I, 22),
- l'éventuel combat où fut blessé un des hommes de l'équipage qui est enterré (I, 24),
- le sauvetage du pauvre pêcheur de perles attaqué par un requin (II, 3),
- le sensationnel passage par l' "Arabian-Tunnel" (II, 5),
- la mystérieuse livraison d'argent dans l'archipel grec (II, 6),
- l'attente d'une tentative d'évasion de Ned Land au moment où apparaissent les trésors des galions espagnols perdus dans la baie de Vigo (II, 8),
- la découverte de l'Atlantide (une des grandes scènes du livre [II, 9]),
- le passage par le refuge du "Nautilus" dans une île (II, 10),
- le combat titanesque pour sauver des baleines attaquées par des cachalots : *«Le Nautilus n'était plus qu'un harpon formidable, brandi par la main de son capitaine. Il se lançait contre ces masses charnues et les traversait de part en part, laissant après son passage deux grouillantes moitiés d'animal. Les formidables coups de queue qui frappaient ses flancs, il ne les sentait pas. Les chocs qu'il produisait, pas davantage. Un cachalot exterminé, il courait à un autre, virait sur place pour ne pas manquer sa proie, allant de l'avant, de l'arrière, docile à son gouvernail, plongeant quand le cétacé s'enfonçait dans les couches profondes, remontant avec lui lorsqu'il revenait à la surface, le frappant de plein ou d'écharpe, le coupant ou le déchirant, et dans toutes les directions et sous toutes les allures, le perçant de son terrible éperon. Quel carnage ! Quel bruit à la surface des flots ! Quels sifflements aigus et quels ronflements particuliers à ces animaux épouvantés ! Au milieu de ces couches ordinairement si paisibles, leur queue créait de véritables houles. Pendant une heure*

se prolongea cet homérique massacre, auquel les macrocéphales ne pouvaient se soustraire.» (II, 12),

- l'approche et la prise de possession du pôle Sud (II, 13 et 14),
- l'accident sous la banquise (II, 16),
- le combat contre un poulpe géant (II, 18),
- la découverte du câble télégraphique rompu (II, 20),
- l'affrontement avec un navire ennemi (II, 21),
- la chute dans le Maelström et l'évasion (II, 22), scène finale qui atteint une grande intensité dramatique : «*Le canot était emporté avec une vitesse vertigineuse. Je le sentais. J'éprouvais ce tournoiement maladif qui succède à un mouvement de giration trop prolongé. Nous étions dans l'épouvante, dans l'horreur portée à son comble, la circulation suspendue, l'influence nerveuse annihilée, traversés de sueurs froides comme les sueurs de l'agonie ! Et quel bruit autour de notre frêle canot ! Quels mugissements que l'écho répétait à une distance de plusieurs milles ! Quel fracas que celui de ces eaux brisées sur les roches aiguës du fond, là où les corps les plus durs se brisent, là où les troncs d'arbres s'usent et se font "une fourrure de poils", selon l'expression norvégienne ! / Quelle situation ! Nous étions ballottés affreusement. Le "Nautilus" se défendait comme un être humain. Ses muscles d'acier craquaient. Parfois il se dressait, et nous avec lui ! "Il faut tenir bon, dit Ned, et revisser les écrous ! En restant attachés au "Nautilus", nous pouvons nous sauver encore..." Il n'avait pas achevé de parler, qu'un craquement se produisait. Les écrous manquaient, et le canot, arraché de son alvéole, était lancé comme la pierre d'une fronde au milieu du tourbillon.*» (II, 21).

La seconde partie est donc plus riche en péripéties et laisse plus de place au suspense. L'auteur y est aussi beaucoup plus dans l'imagination que dans la réalité. Comme il possédait l'art du feuilletonniste, il recourut à de grosses ficelles, mais les fins de chapitre sont habiles (en particulier, celle de I, 21 où on lit : «*En ce moment une pierre vint tomber à nos pieds*», pierre dont on apprend au chapitre suivant qu'elle a été lancée par un «*Papoua*» - celle de II, 20 où la mention du nom du navire «*le Vengeur*» fait dire à Nemo : «*Oui ! monsieur. Le Vengeur ! Un beau nom !*», cette indication éclairant quelque peu son mobile).

Le voyage est bien défini, dès le titre, par des distances, mais se superpose le calcul du temps (d'où la mention de «*la Méditerranée en quarante-huit heures*», titre de I, 7), comme cela allait être le cas dans «*Le tour du monde en 80 jours*», qui, pendant «terrestre» de l'expédition du capitaine Nemo, allait être publié quelques années plus tard.

Le roman est la relation, rédigée par le professeur Aronnax, de son «*tour du monde sous-marin*», ce narrateur, qui en a une certaine connaissance, pouvant être un véritable interlocuteur de Nemo, tandis que la présence de ses compagnons permet, avec des intermèdes comiques (comme lors de la discussion au sujet des krakens [II, 18]), des conversations instructives et le maintien d'une tension par le désir continu d'évasion que ressent Ned Land.

«*Vingt mille lieues sous les mers*» l'un des plus grands romans d'aventures jamais écrits.

Intérêt littéraire

L'écriture du roman est remarquable par les singuliers effets que tira Jules Verne du vocabulaire spécifique de la nomenclature océanographique, car, ici comme dans la plupart de ses œuvres, il privilégia l'énumération encyclopédique comme forme de la description. Les lecteurs pressés ont tort de sauter les longues énumérations de la flore et de la faune sous-marines, car, si elles répondent à un souci de précision scientifique et furent empruntées au naturaliste Cuvier, elles sont agrémentées d'adjectifs absents des comptes rendus du savant, et leurs obsédantes litanies donnent lieu à des pages magnifiques où le plaisir des mots et l'évocation des images se marient en une sorte de poésie incantatoire. Georges Perec put écrire : «*Quand, dans "Vingt mille lieues*

sous les mers”, Jules Verne énumère sur quatre pages tous les noms de poissons, j'ai le sentiment de lire un poème, comme lorsque je lis un catalogue.» (*‘J'ai fait implorer le roman’*). Pour Michel Butor, ces énumérations jugées fastidieuses sont en réalité aussi belles que la poésie moderne, et il invoqua notamment Lautréamont et Michaux.

Le marin qu'était Jules Verne se plut aussi évidemment à manier la langue de la marine, à parler de latitudes et de longitudes, à utiliser tout un lexique pittoresque («*atterrage*» - «*bâbord*» - «*bau*» - «*cambuse*» - «*cursive*» - «*engravé*» - «*étambot*» - «*gouvernail*» - «*gréement*» - «*mantelet*» - «*roulis*» - «*safran*» - «*sextant*» - «*tonneau*») mais souvent anglais (dès les premières lignes, on tombe sur «*skippers et masters*» ! puis on trouve «*Arabian-Tunnel*», «*ice-field*», «*storm-glass*», etc.) ; à décrire le sous-marin avec les termes adéquats, à suivre un itinéraire avec précision : «*Il prit plus au nord, rangea l'île Murray, et revint au sud-ouest, vers le passage de Cumberland. Je croyais qu'il allait y donner franchement, quand, remontant dans le nord-ouest, il se porta, à travers une grande quantité d'îles et d'îlots peu connus, vers l'île Tound et le canal Mauvais.*» (I, 20).

Si Jules Verne put procéder à de classiques comparaisons («*Au loin, le Nautilus, comme un cétacé endormi*» [II, 14] - il «*n'était plus qu'un harpon formidable, brandi par la main de son capitaine*»), il fit face à la difficulté de décrire le mieux possible la somptuosité et la magnificence de ces spectacles nouveaux observés au fond des océans, difficulté qu'Aronnax exprime d'ailleurs très clairement : «*Quel spectacle ! Comment le rendre !*» Il lui fallut recourir à des comparaisons avec des réalités terrestres qui lui permirent aussi d'introduire une continuité entre le monde terrestre et le monde marin :

- l'excursion que font Nemo et Aronnax vers l'Atlantide est décrite comme une ascension en montagne : «*Il fallut s'aventurer par les sentiers difficiles d'un vaste taillis. Oui ! un taillis d'arbres morts, sans feuilles, sans sève, arbres minéralisés sous l'action des eaux, et que dominaient çà et là des pins gigantesques. C'était comme une houillère encore debout, tenant par ses racines au sol effondré, et dont la ramure, à la manière des fines découpures de papier noir, se dessinait nettement sur le plafond des eaux. Que l'on se figure une forêt du Hartz, accrochée aux flancs d'une montagne, mais une forêt engloutie. Les sentiers étaient encombrés d'algues et de fucus, entre lesquels grouillait un monde de crustacés. J'allais, gravissant les rocs, enjambant les troncs étendus, brisant les lianes de mer qui se balançaient d'un arbre à l'autre, effarouchant les poissons qui volaient de branche en branche. Entraîné, je ne sentais plus la fatigue. Je suivais mon guide qui ne se fatiguait pas. [...] Nous gravissions des rocs qui s'éboulaient ensuite par pans énormes avec un sourd grondement d'avalanche. À droite, à gauche, se creusaient de ténébreuses galeries où se perdait le regard. Ici s'ouvraient de vastes clairières, que la main de l'homme semblait avoir dégagées, et je me demandais parfois si quelque habitant de ces régions sous-marines n'allait pas tout à coup m'apparaître. Mais le capitaine Nemo montait toujours. [...] Mon bâton me prêtait un utile secours. Un faux pas eût été dangereux sur ces étroites passes évidées aux flancs des gouffres ; mais j'y marchais d'un pied ferme et sans ressentir l'ivresse du vertige. Tantôt je sautais une crevasse dont la profondeur m'eût fait reculer au milieu des glaciers de la terre ; tantôt je m'aventurais sur le tronc vacillant des arbres jetés d'un abîme à l'autre, sans regarder sous mes pieds, n'ayant des yeux que pour admirer les sites sauvages de cette région. Là, des rocs monumentaux, penchant sur leurs bases irrégulièrement découpées, semblaient défier les lois de l'équilibre. Entre leurs genoux de pierre, des arbres poussaient comme un jet sous une pression formidable, et soutenaient ceux qui les soutenaient eux-mêmes. Puis, des tours naturelles, de larges pans taillés à pic comme des courtines, s'inclinaient sous un angle que les lois de la gravitation n'eussent pas autorisé à la surface des régions terrestres. [...] je m'élevais sur des pentes d'une impraticable raideur, les franchissant pour ainsi dire avec la légèreté d'un isard ou d'un chamois ! [...]. Deux heures après avoir quitté le “Nautilus”, nous avons franchi la ligne des arbres, et à cent pieds au-dessus de nos têtes se dressait le pic de la montagne dont la projection faisait ombre sur l'éclatante irradiation du versant opposé.*» (II, 9) ;

- plus loin, est parcouru le continent perdu : «*Le “Nautilus” rasait à dix mètres du sol seulement la plaine de l'Atlantide. Il filait comme un ballon emporté par le vent au-dessus des prairies terrestres ;*

mais il serait plus vrai de dire que nous étions dans ce salon comme dans le wagon d'un train express. Les premiers plans qui passaient devant nos yeux, c'étaient des rocs découpés fantastiquement, des forêts d'arbres passés du règne végétal au règne animal, et dont l'immobile silhouette grimaçait sous les flots. C'étaient aussi des masses pierreuses enfouies sous des tapis d'axidies et d'anémones, hérissées de longues hydrophytes verticales, puis des blocs de laves étrangement contournés qui attestaient toute la fureur des expansions plutoniennes.» ;

- à l'arrivée vers la banquise, sont décrites des glaces flottantes, des masses qui «montraient des veines vertes, comme si le sulfate de cuivre en eût tracé les lignes ondulées. D'autres, semblables à d'énormes améthystes, se laissaient pénétrer par la lumière. Celles-ci réverbéraient les rayons du jour sur les mille facettes de leurs cristaux. Celles-là, nuancées des vifs reflets du calcaire, auraient suffi à la construction de toute une ville de marbre.» (II, 13) ;

- alors que le "Nautilus" est bloqué sous la glace, le spectacle de la réverbération par les parois d'une partie de la lumière qu'il émet apparaît à Aronnax comme une «mine éblouissante de gemmes, et particulièrement de saphirs qui croisaient leurs jets bleus avec le jet vert des émeraudes. Çà et là des nuances opalines d'une douceur infinie couraient au milieu de points ardents comme autant de diamants de feu dont l'œil ne pouvait soutenir l'éclat.»

Jules Verne renforça l'imaginaire par de nombreuses allusions mythologiques et littéraires, qu'il pouvait faire pour les lecteurs de son époque qui possédaient une culture bien plus développée que celle de ceux d'aujourd'hui.

On peut relever ces mises à contribution de la Bible :

- le commandant Farragut croyait au «*monstre des mers*» «*comme certaines bonnes femmes croient au Léviathan – par foi, non par raison.*», le Léviathan étant un monstre aquatique de la mythologie phénicienne mentionné dans la Bible ;

- dans «*les temps ne sont plus où les Jonas se réfugiaient dans le ventre des baleines !*» est rappelé l'épisode biblique de Jonas qui fut avalé par un gros poisson dans le ventre duquel il passa trois jours et trois nuits avant d'en sortir indemne ;

- l'utilisation de l'électricité à bord du "Nautilus" «*le transformait en une arche sainte à laquelle nul profanateur ne touchait sans être foudroyé*», «l'arche sainte» ou «Arche d'alliance» étant le coffre où les Hébreux gardaient les Tables de la Loi.

Ces recours à la Bible accroissent le caractère magique du sous-marin et lui donnent une dimension presque sacrée, comme s'il était une œuvre de Dieu.

La mythologie grecque est évoquée aussi :

- «*La frégate aurait eu cent fois raison de s'appeler l'Argus.*», Argus étant, un être couvert d'yeux sur tout son corps et chargé d'une surveillance ;

- Aronnax dit de Nemo : «*Je le considérais avec un effroi mélangé d'intérêt, et sans doute, ainsi qu'Œdipe considérait le sphinx.*», ce monstre égyptien proposant des énigmes aux voyageurs et dévorant ceux qui ne savait pas les résoudre ;

- aux approches du pôle Sud, les terres et les glaçons étant encombrés de mammifères marins, Aronnax cherchait «*involontairement du regard le vieux Protée, le mythologique pasteur qui gardait ces immenses troupeaux de Neptune.*» (II, 14).

Des écrivains grecs et latins sont mentionnés lorsque le professeur explique que l'argonaute «*est un charmant animal dont la rencontre, suivant les Anciens, présageait des chances heureuses. Aristote, Athénée, Pline, Oppien, avaient étudié ses goûts et épuisé à son égard toute la poésie des savants de la Grèce et de l'Italie. Ils l'appelèrent Nautilus et Pompylius. Mais la science moderne n'a pas ratifié leur appellation, et ce mollusque est maintenant connu sous le nom d'Argonaute. [...] L'argonaute est libre de quitter sa coquille, dis-je à Conseil, mais il ne la quitte jamais. – Ainsi fait le capitaine Nemo, répondit judicieusement Conseil. C'est pourquoi il eût mieux fait d'appeler son navire l'Argonaute.*» Cette métaphore de l'argonaute, où l'animal représente Nemo qui s'est bien réfugié dans cette carapace qu'est le "Nautilus", nous amène à prendre conscience que «nautilus», nom d'un coquillage, un céphalopode tétrabranchial marin, convient

bien à un sous-marin puisque l'intérieur est cloisonné en différentes loges, mais ne rend pas compte de sa vitesse, de sa puissance, de son agressivité : Jules Verne n'aurait-il pas été plus inspiré en choisissant, par exemple, «torpille», ce poisson se caractérisant par son aptitude à produire des décharges électriques? Mais il voulut rendre hommage au "Nautilus", mis au point en 1797 par l'ingénieur américain Robert Fulton.

Enfin, ne manquent pas les références à des éléments de l'Histoire du christianisme : le commandant Farragut «*était une sorte de chevalier de Rhodes, un Dieudonné de Gozon, marchant à la rencontre du serpent qui désolait son île. Ou le commandant Farragut tuerait le narval, ou le narval tuerait le commandant Farragut. Pas de milieu.*», ce qui rappelle un exploit du XIVe siècle où, sur l'île de Rhodes, un chevalier de Saint Jean, triompha d'un dragon.

Dans le domaine de la littérature, sont abondamment cités Homère, Victor Hugo, Edgar Allan Poe, Georges Sand, etc.. L'admiration pour Victor Hugo fait dire à Aronnax : «*Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des "Travailleurs de la mer"*», et celle pour Poe : «*Je me sentais entraîné dans ce domaine de l'étrange où se mouvait à l'aise l'imagination surmenée d'Edgar Poe. À chaque instant, je m'attendais à voir, comme le fabuleux Gordon Pym, "cette figure humaine voilée, de proportion beaucoup plus vaste que celle d'aucun habitant de la terre, jetée en travers de cette cataracte qui défend les abords du pôle" !*» (Jules Verne allait d'ailleurs, en 1897, donner une suite aux "Aventures d'Arthur Gordon Pym" dans "Le sphinx des glaces").

Sa culture et celle de ses lecteurs permit encore à Jules Verne d'user assez fréquemment du latin : avec «nautilus» ; avec la devise qu'il donna au sous-marin : «*Mobilis in mobili*» («Mobile dans l'élément mobile») qui, en fait, pourrait s'appliquer à n'importe quel bateau, qui est le titre d'un chapitre comme l'est aussi : «*Ægri somnia*» («rêves d'un homme malade»).

Dans "Vingt mille lieues sous les mers", Jules Verne déploya donc une vaste palette littéraire, le ton dominant étant cependant celui d'un net réalisme.

Intérêt documentaire

Jules Verne, dont la bibliothèque devait, comme celle qui est à bord du "Nautilus", receler les ouvrages d'Herschell, Arago, Humboldt, Milne-Edwards, Reclus, Flammarion, Maury, Macé, Simonin, etc., se documenta sérieusement ; accumula fiche sur fiche, dossier sur dossier ; fit vérifier par des spécialistes très réputés dans le monde scientifique les calculs auxquels il se livra. Pour bien appréhender l'ensemble des sujets qu'il toucha, on peut distinguer les domaines du sous-marin, de l'océanographie, de la géographie et de l'Histoire.

Le sous-marin

Léonard de Vinci avait eu l'idée d'un sous-marin, mais en avait détruit les plans.

Le premier sous-marin réalisé fut celui auquel Jules Verne voulut rendre hommage en reprenant son nom : le "Nautilus", sous-marin à hélice, propulsé manuellement en plongée et à la voile en surface, de six mètres cinquante de long sur deux mètres de large, que l'ingénieur américain Robert Fulton mit au point en 1797, qu'il proposa au Directoire, pour briser le blocus de l'Angleterre, qui fit une première plongée dans la Seine à Rouen en juillet 1800 puis d'autres au large du Havre en 1800, puis en 1801 au large de Camaret, non loin de Brest, essais concluants qui n'arrivèrent toutefois pas à convaincre les autorités politiques, ce qui lui fit offrir alors ses services à l'Angleterre sans plus de succès. Il devait larguer une charge d'explosif sous un bateau ennemi, et les militaires refusèrent d'user d'un procédé aussi déloyal.

“Nautilus” était aussi le nom d'un appareil conçu par l'Américain Hallet, qui tenait à la fois du bateau sous-marin et de la cloche à plongeur, et qui fut décrit dans un article de 1858 du “Musée des familles” sous le titre : *“Nautilus – Promenade sous l'eau - Visions et réalité”*.

Jules Verne s'inspira aussi du bateau semi-submersible de Jean-François Conseil, mis au point en 1857. Conseil avait aussi inventé un bateau de sauvetage et proposé des projets de sous-marins à compartiments étanches pour scaphandriers. Jules Verne, en hommage, donna son nom au serviteur du professeur Aronnax.

Il eut connaissance du brevet relatif à un «engin de plongée» déposé en 1859 par un ingénieur de Chicago, Delaney.

Cette année-là, il visita le “Great-Eastern”, un transatlantique qui réussit en 1866 la pose du premier câble télégraphique entre l'Europe et l'Amérique, et sur lequel, avec son frère, il voyagea en mars 1867, consultant alors les officiers et les hommes d'équipage, son aménagement lui inspirant d'ailleurs celui du “Nautilus”.

Il entendit parler d'un bateau-cigare conçu en Grande-Bretagne en 1864.

Il se souvint encore que, pendant la guerre de Sécession, les confédérés avaient utilisé des sous-marins contre la flotte adverse, et il put s'en faire confier les plans.

Enfin, il reçut l'aide de son frère, Paul, officier de marine, pour la conception de son submersible qu'il rendit infiniment plus performant que les modèles qui existaient, dont il fit une machine exceptionnellement sophistiquée.

Le “Nautilus” a été créé par ce «*génie des mers*» qu'est Nemo en 1863, soit trois avant le temps de l'action du roman.

Il est long de soixante-dix mètres, son bau, à sa plus grande largeur, est de huit mètres, et son volume est de mille cinq cents mètres cubes et deux dixième. Cylindre très allongé, à bout coniques, *«il affecte sensiblement la forme d'un cigare»*.

Sa coque, lisse, polie, parfois phosphorescente, est faite de plaques boulonnées, imbriquées légèrement, qui *«ressemblaient aux écailles qui revêtent le corps des grands reptiles terrestre»*. Les lignes de boulons, solidement rabattues sur la jointure des tôles, sont nettes et uniformes ; de ce fait, *«la surface du long cigare de tôle n'offrait plus une seule saillie qui pût gêner sa manoeuvre»*. Mais s'ouvrent ou se referment automatiquement des panneaux, à l'ouverture desquels les mantelets se rabattent extérieurement. En fait, il y a deux coques, l'une intérieure, l'autre extérieure, réunies entre elles par des fers en T. Ces deux coques sont fabriquées en tôle d'acier ; la première n'a pas moins de cinq centimètres d'épaisseur ; la seconde enveloppe la quille qui, haute de cinquante centimètres et large de vingt-cinq, pèse soixante-deux tonnes.

La coque extérieure forme à sa partie supérieure une sorte de plate-forme horizontale autour de laquelle une filière forme balustrade. Quand le sous-marin fait surface, la plate-forme émerge d'un mètre au-dessus des flots. On distingue, vers le milieu, *«une légère extumescence»* qui se révèle être l'habitable d'un canot. En avant et en arrière affleurent seulement et peuvent s'élever deux cages de hauteur médiocre, à parois inclinées, et en partie fermées par d'épais verres lenticulaires d'une épaisseur de vingt et un centimètres. La cage d'en avant est destinée au timonier qui dirige le “Nautilus” avec les roues du gouvernail, quatre hublots lui permettant de regarder dans toutes les directions. Dans la cage d'en arrière brille un puissant fanal, *«une sorte de gros oeil d'où jaillissait une gerbe de lumière»* : *«Cette magnifique irradiation devait être produite par un agent d'une grande puissance éclairante»* - *«La partie lumineuse décrivait sur la mer un immense ovale très allongé, au centre duquel se condensait un foyer ardent»* ; les rayons du puissant réflecteur illuminent à un demi-mille de distance et permettent d'observer la vie sous-marine.

Le sous-marin est en effet mû par, indique Nemo, *«un agent puissant, obéissant, rapide, facile, qui se plie à tous les usages et qui règne en maître à mon bord. Tout se fait par lui. Il m'éclaire, il m'échauffe, il est l'âme de mes appareils mécaniques. Cet agent, c'est l'électricité.»* Le capitaine apprend à Aronnax qu'elle est obtenue par le sodium extrait de l'eau de mer qui, mélangé avec le mercure (qui ne s'use jamais), permet des piles au sodium (grâce au charbon d'où la nécessité

d'aller se réapprovisionner dans des «*houillères sous-marines*») qui sont «*les plus énergiques*». L'électricité produite, dont on n'apprend cependant pas comment elle est stockée, se rend à l'arrière où elle agit par des électro-aimants de grande dimension sur un système particulier de leviers et d'engrenages qui transmettent le mouvement à l'arbre de l'hélice qui, son diamètre étant de six mètres et le pas de sept mètres et demi, peut donner cent vingt tours par seconde : «*Sa quadruple branche battit les flots avec une indescriptible violence.*»

De ce fait, le "Nautilus" peut atteindre une vitesse de cinquante milles à l'heure et parcourir quatre cents kilomètres par jour. Il est dirigé par un gouvernail ordinaire, à large safran, qui est fixé sur l'arrière de l'étambot, et qu'une roue et des palans font agir. Il se meut de haut en bas grâce à deux plans inclinés attachés à ses flancs sur son centre de flottaison. Il atteint des profondeurs moyennes de mille cinq cents à deux mille mètres par le remplissage de réservoirs. Il lui faut faire surface afin que, en ouvrant les panneaux, soient renouvelées les provisions d'oxygène. «*Des palans d'une grande puissance*» permirent de hisser sur la plate-forme un dugong, harponné par Ned Land dans la mer Rouge qui pesait cinq mille kilos (II, 5) (Nemo explique qu'il s'agissait de «*procurer de la viande fraîche à mon équipage*»).

Des réservoirs, disposés dans les parties inférieures, se remplissent pour la plongée ; des réservoirs supplémentaires, pouvant embarquer cent tonneaux, permettent des plongées plus profondes, qui peuvent aller jusqu'à seize mille mètres, performance encore impossible de nos jours, l'actuel record de plongée par un bathyscaphe, atteint en 1960, étant 10 914 mètres ! Pour remonter à la surface, le capitaine presse trois fois un timbre électrique, et les pompes chassent l'eau des réservoirs.

À l'intérieur, où l'on descend par une échelle de fer, le sous-marin loge des matelots, le capitaine et ses trois passagers. Jules Verne, parlant de Nemo, avait annoncé à Hetzel : «*Je vous prie de croire que son arche serait un peu mieux installée que celle de Noé.*» En effet, Aronnax, Conseil et Ned Land ont droit à des cabines de vingt pieds de long sur dix de large, dont la hauteur dépasse la grande taille (plus de six pieds) de Ned Land. «*Une sorte de couloir, semblable aux coursives d'un navire*» conduit à une salle à manger-cathédrale ; à une vaste bibliothèque contenant douze mille volumes ; à un salon immense, «*un vaste quadrilatère, à pans coupés, long de dix mètres, large de six, et haut de cinq*», pourvu d'un «*orgue magnifique*» et orné de toiles de maîtres, de sculptures et de collections d'objets rares, complétées par des richesses naturelles glanées au fond des mers : «*Elles consistaient principalement en plantes, en coquilles et autres productions de l'océan, qui devaient être les trouvailles personnelles du capitaine Nemo. Au milieu du salon, un jet d'eau, électriquement éclairé, retombait dans une vasque faite d'un tridacne. Cette coquille, fournie par le plus grand des mollusques acéphales, mesurait sur ses bords, délicatement festonnés, une circonférence de six mètres environ ; elle dépassait donc en grandeur ces beaux tridacnes qui furent donnés à François Ier par la République de Venise, et dont l'église Saint-Sulpice, à Paris, a fait deux bénitiers gigantesques.*» Nemo dispose d'une chambre élégante, avec lit, toilette, et divers autres meubles. Ce mobilier bourgeois plutôt kitsch, ces crédences et cet orgue, ces peintures et ces bibelots, toute cette décoration intérieure empreinte de luxe et de gigantisme prouvent la myopie de Jules Verne, victime à cet égard d'une sorte de paralysie dans l'invention car il s'était là encore largement inspiré du luxueux décor intérieur du "Great-Eastern". D'ailleurs, au vu des premières esquisses fournies par l'illustrateur pour dépeindre l'intérieur du sous-marin, il crut bon de préciser à Hetzel : «*Je pense qu'il faut faire les personnages beaucoup plus petits, et montrer les salons beaucoup plus grands. Ce ne sont que des coins de salon, qui ne donnent pas l'idée des merveilles du "Nautilus".*»

Dans «*les vastes cambuses du bord fonctionnaient de vastes appareils distillatoires qui fournissaient l'eau potable par évaporation*». Au-dessus de la cuisine s'ouvre une salle de bain. À la cuisine succède le poste de l'équipage, long de cinq mètres. Il est séparé de la chambre des machines «*qui ne mesurait pas moins de vingt mètres en longueur et était divisée en deux parties ; la première renfermait les éléments qui produisaient l'électricité, et la seconde, le mécanisme qui transmettait le mouvement à l'hélice*».

Dans tous ces locaux, des fenêtres s'ouvrent sur l'extérieur. Ils sont séparés par des cloisons étanches, percées de portes qui se ferment hermétiquement au moyen d'obturateurs en caoutchouc.

Nemo montre à Aronnax ses instruments : *«Les uns vous sont connus, tels que le thermomètre qui donne la température intérieure du "Nautilus" ; le baromètre, qui pèse le poids de l'air et prédit les changements de temps ; l'hygromètre, qui marque le degré de sécheresse de l'atmosphère ; le storm-glass, dont le mélange, en se décomposant, annonce l'arrivée des tempêtes ; la boussole, qui dirige ma route ; le sextant, qui par la hauteur du soleil m'apprend ma latitude ; les chronomètres, qui me permettent de calculer ma longitude ; des lunettes de jour et de nuit, qui me servent à scruter tous les points de l'horizon, quand le "Nautilus" est remonté à la surface des flots [...] ; un manomètre [qui] mis en communication avec l'eau dont il indique la pression extérieure, me donne par là même la profondeur à laquelle se maintient mon appareil [...] des sondes thermométriques qui rapportent la température des diverses couches d'eau.»*

Dans une lettre à Hetzel, Jules Verne indiqua que Nemo *«n'est plus sur terre, il se passe de la terre. La mer lui suffit mais il faut que la mer lui fournisse tout, vêtement et nourriture. Jamais il ne met le pied sur un continent. Les continents et les îles viendraient à disparaître sous un nouveau déluge qu'il vivrait tout de même.»* Aussi tient-il à une autarcie complète, ne se nourrissant que des produits issus de la mer : poissons pris au filet, filets de tortue de mer, foies de dauphin, lait de baleine (*«Deux de ses hommes montèrent sur le flanc de la baleine, et je vis, non sans étonnement, qu'ils retiraient de ses mamelles tout le lait qu'elles contenaient, c'est-à-dire la valeur de deux à trois tonneaux. Le capitaine m'offrit une tasse de ce lait encore chaud. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma répugnance pour ce breuvage. Il m'assura que ce lait était excellent, et qu'il ne se distinguait en aucune façon du lait de vache. Je le goûtai et je fus de son avis. C'était donc pour nous une réserve utile, car, ce lait, sous la forme de beurre salé ou de fromage, devait apporter une agréable variété à notre ordinaire.»* [II, 12]). Le capitaine affirme : *«Mon cuisinier est un habile préparateur, qui excelle à conserver ces produits variés de l'océan. Goûtez à tous ces mets. Voici une conserve d'holothuries qu'un Malais déclarerait sans rivale au monde, voilà une crème dont le lait a été fourni par la mamelle des cétacés, et le sucre par les grands ficus de la mer du Nord, et enfin, permettez-moi de vous offrir des confitures d'anémones qui valent celles des fruits les plus savoureux.»* Même les vêtements sont coupés dans des étoffes *«tissées avec le byssus de certains coquillages ; elles sont teintées avec la pourpre des Anciens et nuancées de couleurs violettes»* extraites *«des aplysies de la Méditerranée»*. Les lits sont faits *«du plus doux zostère de l'océan»*. Les parfums sont produits par la distillation des plantes marines. Et, pour écrire, le capitaine utilise en guise de plume un fanon de baleine qu'il trempe dans de l'encre de seiche ou d'encornet !

Aussi voit-il le "Nautilus" comme un véritable paradis parfaitement protégé : *«Si tout est danger sur un de vos navires soumis aux hasards de l'océan, explique Nemo, si sur cette mer la première impression est le sentiment de l'abîme... à bord du "Nautilus", le cœur de l'homme n'a plus rien à redouter. Pas de gréement que le roulis ou le tangage fatigue ; pas de voiles que le vent emporte ; pas de chaudières que la vapeur déchire ; pas d'incendie à redouter puisque l'électricité est son agent mécanique ; pas de rencontre à redouter puisqu'il est seul à naviguer dans les eaux profondes ; pas de tempête à braver puisqu'il trouve à quelques mètres au-dessous des eaux l'absolue tranquillité.»*

Il est possible de sortir du "Nautilus. Quand il est immergé, *«dans une cellule située à bâbord, près de la chambre des machines, on revêt les vêtements de promenade. Cette cellule était l'arsenal et le vestiaire du "Nautilus". Une douzaine d'appareils de scaphandres étaient suspendus à la paroi.»* Ces scaphandres autonomes sont de *«lourds vêtements imperméables, faits en caoutchouc sans couture, et préparés de manière à supporter des pressions considérables. On eût dit une armure à la fois souple et résistante. Ces vêtements formaient pantalon et veste. Le pantalon se terminait par d'épaisses chaussures, garnies de lourdes semelles de plomb. Le tissu de la veste était maintenu*

par des lamelles de cuivre qui cuirassaient la poitrine, la défendaient contre la poussée des eaux, et laissaient les poumons fonctionner librement ; ses manches finissaient en forme de gants assouplis, qui ne contrariaient aucunement les mouvements de la main.» Ces costumes de plongée sont alimentés par de l'air comprimé. Jules Verne s'inspirait du modèle de scaphandre de Cabinol, présenté en 1855 à l'Exposition universelle. Le scaphandre autonome allait être créé en 1880.

On passe par un sas pour une «*promenade en plaine*» (titre de I, 16), «*à trente pieds au-dessous de la surface de l'océan*», en s'éclairant grâce à la pile portative de Ruhmkorff, ingénieur allemand qui s'était établi à Paris en 1855. Quand le navire est émergé, on peut prendre le canot, embarcation légère et insubmersible, qui adhère à la partie supérieure de la coque où elle occupe un habitacle dont elle sort par un sas ; il est entièrement ponté, absolument étanche ; on peut le mâter, hisser la voile ou prendre les avirons ; il se manie bien et file rapidement.

Le "Nautilus" peut passer pour une baleine car il a des événements, deux colonnes d'eau s'élançant en sifflant à cent cinquante pieds dans l'air. Mais il peut passer aussi pour un espadon, du fait de cet éperon d'acier qui a fait un trou large de deux mètres, en forme de triangle isocèle, dans la carène du "Scotio" de la Cunard.

Ainsi, Jules Verne, laissant s'épanouir son goût des inventions mécaniques, des instruments, des armes, fit préexister le sous-marin à rayon d'action illimité, le bathyscaphe de Picard et les engins de Cousteau, le moteur électrique, le scaphandre autonome, la pêche sous-marine, etc.. Il faudra attendre trente ans après la parution du roman pour voir apparaître en 1899 le "Narval", premier sous-marin opérationnel qui utilisait une propulsion mixte, machine à vapeur et électricité.

L'océanographie

Fidèle à l'ambition des "*Voyages extraordinaires*", Jules Verne ne pouvait pas, en cette deuxième moitié du XIXe siècle où l'être humain avait exploré presque toute la surface du globe, éviter d'offrir un voyage de découverte dans ce qui constitue, comme l'affirme Nemo, «*les sept dixièmes du globe terrestre.*» Il voulut même montrer, dans ce «*roman de la mer*», que le fond des océans offre à celui qui consent à y habiter toutes les satisfactions qu'on trouve moins facilement à la surface de la terre, promenades, pêche, chasse, cuisine, spectacles grandioses et surtout connaissances scientifiques irremplaçables.

Comme on l'a déjà indiqué, pour décrire la géographie des fonds marins, Jules Verne ne put qu'employer des métaphores terrestres : Aronnax explique que «*la mer a ses fleuves comme les continents*» ; en I, 16, il indique : «*Véritablement, cette eau qui m'entourait n'était qu'une sorte d'air, plus dense que l'atmosphère terrestre, mais presque aussi diaphane. Au-dessus de moi, j'apercevais la calme surface de la mer*» ; la randonnée «*à trente pieds au-dessous de la surface de l'océan*» fait marcher «*sur un sable fin, uni, non ridé comme celui des plages qui conservent l'empreinte de la houle*» ; en I, 17, chapitre qui s'intitule "*Une forêt sous-marine*", on découvre des fonds sous-marins éclairés par la lumière solaire filtrée par l'épaisseur de l'eau, on parvient au sein d'une véritable forêt sous-marine, la «*forêt de l'île Crespo*», remplie de plantes arborescentes montant vers la surface. Dans cet univers sous-marin, empli de merveilleux, tout est «*à l'envers*» du «*monde sub-lunaire*» de la terre, considéré comme profane ; lors de la traversée de "*la Méditerranée en quarante-huit heures*" (II, 7), Aronnax considère que «*la Méditerranée n'est qu'un lac, comparée aux vastes plaines liquides du Pacifique*».

Mais cet univers, qui nous semble aujourd'hui relativement familier grâce à d'intrépides aventuriers des temps modernes et aux nouveaux moyens de communication, était alors étrange, et son impénétrable mystère se réduisait aux déclarations de marins hantés par la rencontre d'animaux fantastiques, aux proportions démesurés et capables de causer des dégâts d'une énorme ampleur aux pauvres embarcations qui se trouvaient sur leur chemin. D'où cette dimension fantastique des fonds sous-marins, ce que les cartographies marines des époques médiévales et modernes traduisaient par des illustrations très suggestives. Jules Verne y céda encore, parlant lui-même

d'une «*ichtyologie fantastique*» qui laisse une large place à l'imaginaire, qu'il soit collectif ou personnel.

Ainsi, en II, 18, alors que le "Nautilus" se trouve au large des îles Lucayes, sont évoqués par Conseil «*des poulpes de grande dimension [...] et qui peuvent entraîner des navires dans le fond des abîmes. Ces bêtes-là, ça se nomme des krakens.*» Il ajoute : «*Quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer. Non seulement on a prétendu que ces poulpes pouvaient entraîner des navires, mais un certain Olaus Magnus parle d'un céphalopode, long d'un mille, qui ressemblait plutôt à une île qu'à un animal. On raconte aussi que l'évêque de Nidros dressa un jour un autel sur un rocher immense. Sa messe finie, le rocher se mit en marche et retourna à la mer. Le rocher était un poulpe.*» Aronnax prend le relais pour confirmer : «*Un autre évêque, Pontoppidan de Berghem, parle également d'un poulpe sur lequel pouvait manœuvrer un régiment de cavalerie ! [...] Enfin, les naturalistes de l'antiquité citent des monstres dont la gueule ressemblait à un golfe, et qui étaient trop gros pour passer par le détroit de Gibraltar.*» Or il voit soudain «*un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tératologiques. C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de longueur. Il marchait à reculons avec une extrême vélocité dans la direction du "Nautilus". Il regardait de ses énormes yeux fixes à teintes glauques. Ses huit bras, ou plutôt ses huit pieds, implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes, avaient un développement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des Furies. On voyait distinctement les deux cent cinquante ventouses disposées sur la face interne des tentacules sous forme de capsules semi-sphériques. [...] La bouche de ce monstre - un bec de corne fait comme un bec de perroquet - s'ouvrait et se refermait verticalement. Sa langue, substance cornée, armée elle-même de plusieurs rangées de dents aiguës, sortait en frémissant de cette véritable cisaille. [...] De quoi s'irritait ce mollusque? Sans doute de la présence de ce "Nautilus", plus formidable que lui, et sur lequel ses bras suceurs ou ses mandibules n'avaient aucune prise.*» Et, ses mandibules enserrant l'hélice du "Nautilus" et un de ses tentacules ayant saisi un des matelots, il doit être combattu à la hache et au harpon que Ned Land plante finalement dans son cœur.

Cependant, ce calmar géant, qui avait fait écrire à Tennyson sa ballade "Le kraken" (1830), dont Herman Melville avait parlé dans le chapitre de "Moby Dick" (1851) intitulé "Le squid", qui est le monstre marin des "Travailleurs de la mer" (1866) de Victor Hugo, que Jules Verne décrit plus en poète qu'en zoologue, existe bel et bien, se promène dans toutes les mers du monde, vivant en général dans les abysses (jusqu'à 2 200 mètres de profondeur), où il se nourrit de poissons et d'autres calmars plus petits, son seul prédateur, le seul animal qui soit assez grand pour s'attaquer à lui, étant le cachalot dont il est la proie favorite. Déjà en 1856, le scientifique danois Japetus Steenstrup, travaillant à partir d'un bec, l'avait baptisé "Architeuthis dux". Puis, des animaux morts étant rejetés sur les côtes ou capturés accidentellement dans les filets des chalutiers, on put constater qu'il peut avoir vingt mètres de long. Enfin, le 30 septembre 2004, dans le Pacifique Nord, au sud du Japon, le poulpe mythique fut saisi sur le vif pour la première fois, par l'objectif d'une caméra numérique : elle filma un calmar géant en train de s'attaquer à un appât placé à 900 mètres de profondeur, d'enrouler autour ses deux plus longs tentacules, de tenter pendant quatre heures de se dégager, jusqu'à ce que le bras finisse par se rompre, libérant la pieuvre mutilée ! Le tentacule sectionné fut récupéré, et l'analyse ADN confirma qu'il s'agissait de l'espèce "Architeuthis dux" dont on avait déjà étudié des spécimens morts. La longueur des tentacules, de la pointe au bord de la nageoire, est estimée à 4,70 mètres, la taille totale à 8 mètres, comme l'imaginait Jules Verne. Un autre point confirme les intuitions du romancier : l'"Architeuthis dux" se révèle un prédateur agressif. Mais il conserve encore une part de son mystère : toutes les tentatives pour observer cette créature insaisissable dans son habitat naturel échouèrent régulièrement.

Un autre mythe auquel sacrifia Jules Verne est celui du cachalot tueur de baleines. Or le cachalot vit surtout dans les mers chaudes (il n'est donc pas plausible que l'extermination des baleines par les cachalots ait lieu dans les mers australes, comme cela se produit en II, 12), en troupes constituées de femelles et de jeunes sous l'autorité d'un seul mâle. Et il se nourrit quasi

exclusivement de mollusques céphalopodes (calmars par exemple), de crustacés, de harengs, de morue et de méduses.

Mais Jules Verne s'appuya surtout sur les connaissances scientifiques de son époque pour satisfaire les goûts du public en matière d'océanographie, de biologie marine, d'ichtyologie scientifique (Aronnax est un distingué ichthyologue du Muséum d'histoire naturelle de Paris), donner au fil des pages des descriptions précises, non sans commettre des erreurs : il fit des phoques des cétacés (II, 14) !

Lui, qui privilégiait l'énumération encyclopédique comme forme de la description, s'en donna à cœur joie, déroula de longues listes de poissons, de coquillages et d'éponges, de plantes marines, qui furent empruntées au naturaliste Cuvier et mises dans la bouche d'Aronnax. On peut en donner ces exemples :

- Les matelots du "Nautilus" *«ramenèrent de curieux échantillons de ces parages poissonneux, des lophies, auxquels leurs mouvements comiques ont valu le qualificatif d'histrions, des commerçons noirs, munis de leurs antennes, des balistes ondulés, entourés de bandelettes rouges, des tétrodonts-croissants, dont le venin est extrêmement subtil, quelques lamproies olivâtres, des macrorhinqes, couverts d'écailles argentées, des trichiures, dont la puissance électrique est égale à celle du gymnote et de la torpille, des notoptères écailleux, à bandes brunes et transversales, des gades verdâtres, plusieurs variétés de gobies, etc., enfin, quelques poissons de proportions plus vastes, un caranx à tête proéminente, long d'un mètre, plusieurs beaux scombres bonites, chamarrés de couleurs bleues et argentées, et trois magnifiques thons que la rapidité de leur marche n'avait pu sauver du chalut.»* (II, 18).

- *«L'embranchement des zoophytes offrait de très curieux spécimens de ses deux groupes des polypes et des échinodermes. Dans le premier groupe, des tubipores, des gorgones disposées en éventail, des éponges douces de Syrie, des isis des Moluques, des pennatules, une virgulaire admirable des mers de Norvège, des ombellulaires variées, des alcyonnaires, toute une série de ces madrépores que mon maître Milne-Edwards a si sagacement classés en sections, et parmi lesquels je remarquai d'adorables flabellines, des oculines de l'île Bourbon, le "char de Neptune" des Antilles, de superbes variétés de coraux, enfin toutes les espèces de ces curieux polypiers dont l'assemblage forme des îles entières qui deviendront un jour des continents.»* (I, 11).

- *«Pendant deux heures, toute une armée aquatique fit escorte au "Nautilus". Au milieu de leurs jeux, de leurs bonds, tandis qu'ils rivalisaient de beauté, d'éclat et de vitesse, je distinguai le labre vert, le mulle barberin, marqué d'une double raie noire, le gobie éléotre, à caudale arrondie, blanc de couleur et tacheté de violet sur le dos, le scombre japonais, admirable maquereau de ces mers, au corps bleu et à la tête argentée, de brillants azurors dont le nom seul emporte toute description, des spares fascés, relevés d'une bande noire sur leur caudale, des spares zonéphores élégamment corsetés dans leurs six ceintures, des aulostones, véritables bouches en flûte ou bécasses de mer, dont quelques échantillons atteignaient une longueur de un mètre, des salamandres du Japon, des murènes échidnées, longs serpents de six pieds, aux yeux vifs et petits, et à la bouche hérissée de dents, etc.»*

- *«C'étaient, entre autres zoophytes, des galères connues sous le nom de physalies spélagiques, sortes de grosses vessies oblongues, à reflets nacrés, tendant leur membrane au vent et laissant flotter leurs tentacules bleus comme des fils de soie ; charmantes méduses à l'oeil, véritables orties au toucher qui distillent un liquide corrosif. C'étaient, parmi les articulés, des annélides longs d'un mètre et demi, armés d'une trompe rose et pourvus de dix-sept cents organes locomoteurs, qui serpentaient sous les eaux et jetaient en passant toutes les lueurs du spectre solaire. C'étaient, dans l'embranchement des poissons, des raies-molubars, énormes cartilagineux longs de dix pieds et pesant six cents livres, la nageoire pectorale triangulaire, le milieu du dos un peu bombé, les yeux fixés aux extrémités de la face antérieure de la tête, et qui, flottant comme une épave de navire, s'appliquaient parfois comme un opaque volet sur notre vitre. C'étaient des balistes américains pour lesquels la nature n'a broyé que du blanc et du noir, des bobies plumiers, allongés*

et charnus, aux nageoires jaunes, à la mâchoire proéminente, des scombres de seize décimètres, à dents courtes et aiguës, couverts de petites écailles, appartenant à l'espèce des albicores. Puis, par nuées, apparaissent des surmulets, corsetés de raies d'or de la tête à la queue, agitant leurs resplendissantes nageoires ; véritables chefs-d'œuvre de bijouterie consacrés autrefois à Diane, particulièrement recherchés des riches Romains, et dont le proverbe disait : " Ne les mange pas qui les prend ! "Enfin, des pomacanthés-dorés, ornés de bandelettes émeraude, habillés de velours et de soie, passaient devant nos yeux comme des seigneurs de Véronèse ; des spares éperonnés se dérobaient sous leur rapide nageoire thoracine ; des clupanodons de quinze pouces s'enveloppaient de leurs lueurs phosphorescentes ; des muges battaient la mer de leur grosse queue charnue ; des corégones rouges semblaient faucher les flots avec leur pectorale tranchante, et des sélènes argentées, dignes de leur nom, se levaient sur l'horizon des eaux comme autant de lunes aux reflets blanchâtres.» (II, 18).

La géographie

Si Jules Verne indiqua avec précision l'itinéraire suivi par le "Nautilus" dans sa circumnavigation de vingt mille lieues, soit quatre-vingt mille kilomètres, deux fois la circonférence de la Terre, nomma différentes étapes (Japon, îles Vanikoro, détroit de Torres, Papouasie, Ceylan [appelé plutôt aujourd'hui Sri-Lanka], mer Rouge, isthme de Suez, archipel grec, Sicile, baie de Vigo, «mer de Sargasses» [on dit plutôt aujourd'hui mer des Sargasses ; elle ne recèle pas dans ses profondeurs tous les trésors que Jules Verne fait découvrir à Nemo], pôle Sud, cap Horn, mer des Antilles, eaux de Terre-Neuve, côte norvégienne), désigna même des latitudes et des longitudes, Nemo déterminant régulièrement sa position en faisant le point à l'aide d'un ou plusieurs de ses instruments ; il se permit aussi quelques fantaisies.

Est assez effarante la conception qu'il se fit du pôle Sud. On ignorait alors qu'il se trouve au sein d'un continent et non d'un océan glacé comme le pôle Nord, et que ses températures sont très froides. Aussi fit-il naviguer le "Nautilus" quelques jours sous la banquise, pour, curieusement, lui permettre d'émerger dans une mer libre, où «c'était comme un printemps relatif», où se trouve très opportunément un îlot, évidemment «d'origine volcanique» (c'était un des dadas de Jules Verne !), désigné plus loin comme «continent antarctique», refuge de nombreux «mammifères marins», des phoques et des morses, où Nemo put sauter «légèrement sur le sable [...] gravir un roc qui terminait en surplomb un petit promontoire», déterminer à midi juste, le 21 mars 1868, veille de la longue nuit polaire, que c'était bien le pôle Sud, où personne ne s'était encore hasardé, et planter son drapeau pour marquer sa prise de possession directe d'un monde nouveau ! (II, 14).

Encore plus sensationnelle est l'invention de l'«Arabian-Tunnel» qui permet au "Nautilus", qui ne peut emprunter le canal de Suez alors en cours de construction (il allait être ouvert le 17 novembre 1869), de passer de la mer Rouge à la Méditerranée car «depuis longtemps la nature a fait sous cette langue de terre ce que les hommes font aujourd'hui à sa surface [...] un passage souterrain que j'ai nommé Arabian-Tunnel. Il prend au-dessous de Suez et aboutit au golfe de Péluse», passage que Nemo a découvert par «hasard et raisonnement [...] C'est un simple raisonnement de naturaliste qui m'a conduit à découvrir ce passage que je suis seul à connaître. J'avais remarqué que, dans la mer Rouge et dans la Méditerranée, il existait un certain nombre de poissons d'espèces absolument identiques, des ophidies, des fiatoles, des girelles, des persègues, des joels, des exocets. Certain de ce fait je me demandai s'il n'existait pas de communication entre les deux mers. Si elle existait, le courant souterrain devait forcément aller de la mer Rouge à la Méditerranée par le seul effet de la différence des niveaux. Je pêchai donc un grand nombre de poissons aux environs de Suez. Je leur passai à la queue un anneau de cuivre, et je les rejetai à la mer. Quelques mois plus tard, sur les côtes de Syrie, je reprenais quelques échantillons de mes poissons ornés de leur anneau indicateur. La communication entre les deux m''était donc

démontrée. Je la cherchai avec mon "Nautilus", je la découvris, je m'y aventurai, et avant peu, monsieur le professeur, vous aussi vous aurez franchi mon tunnel arabe !» (II, 4).

Avec l'imagination de l'Atlantide, Jules Verne reprit le très ancien mythe d'un monde englouti, «l'ancienne Méropide de Théopompe, l'Atlantide de Platon, ce continent nié par Origène, Porphyre, Jamblique, D'Anville, Malte-Brun, Humboldt, qui mettaient sa disparition au compte des récits légendaires, admis par Possidonius, Pline, Ammien-Marcellin, Tertullien, Engel, Sherer, Tournefort, Buffon, d'Avezac [...] cette région engloutie qui existait en dehors de l'Europe, de l'Asie, de la Libye, au-delà des colonnes d'Hercule, où vivait ce peuple puissant des Atlantes, contre lequel se firent les premières guerres de l'ancienne Grèce ! L'historien qui a consigné dans ses écrits les hauts faits de ces temps héroïques, c'est Platon lui-même. Son dialogue de Timée et de Critias a été, pour ainsi dire, tracé sous l'inspiration de Solon, poète et législateur. Un jour, Solon s'entretenait avec quelques sages vieillards de Saïs, ville déjà vieille de huit cents ans, ainsi que le témoignaient ses annales gravées sur le mur sacré de ses temples. L'un de ces vieillards raconta l'histoire d'une autre ville plus ancienne de mille ans. Cette première cité athénienne, âgée de neuf cents siècles, avait été envahie et en partie détruite par les Atlantes. Ces Atlantes, disait-il, occupaient un continent immense plus grand que l'Afrique et l'Asie réunies, qui couvrait une surface comprise du douzième degré de latitude au quarantième degré nord. Leur domination s'étendait même à l'Égypte. Ils voulurent l'imposer jusqu'en Grèce, mais ils durent se retirer devant l'indomptable résistance des Hellènes. Des siècles s'écoulèrent. Un cataclysme se produisit, inondations, tremblements de terre. Une nuit et un jour suffirent à l'anéantissement de cette Atlantide dont les plus hauts sommets, Madère, les Açores, les Canaries, les îles du cap Vert, émergent encore».

Tout un tableau de l'Atlantide est dressé : «Là se dessinaient de pittoresques ruines, qui trahissaient la main de l'homme, et non plus celle du Créateur. C'étaient de vastes amoncellements de pierres où l'on distinguait de vagues formes de châteaux, de temples [...] des dolmens des temps anté-historiques [...] Sous mes yeux, ruinée, abîmée, jetée bas, apparaissait une ville détruite, ses toits effondrés, ses temples abattus, ses arcs disloqués, ses colonnes gisant à terre, où l'on sentait encore les solides proportions d'une sorte d'architecture toscane ; plus loin, quelques restes d'un gigantesque aqueduc ; ici l'exhaussement empâté d'une acropole, avec les formes flottantes d'un Parthénon ; là, des vestiges de quai, comme si quelque antique port eût abrité jadis sur les bords d'un océan disparu les vaisseaux marchands et les trirèmes de guerre ; plus loin encore, de longues lignes de murailles écroulées, de larges rues désertes, toute une Pompéi enfouie sous les eaux.» Observant toujours ces vestiges, Aronnax s'extasia : «Ainsi donc, conduit par la plus étrange destinée, je foulais du pied l'une des montagnes de ce continent ! Je touchais de la main ces ruines mille fois séculaires et contemporaines des époques géologiques ! Je marchais là même où avaient marché les contemporains du premier homme ! J'écrasais sous mes lourdes semelles ces squelettes d'animaux des temps fabuleux, que ces arbres, maintenant minéralisés, couvraient autrefois de leur ombre ! – Ah ! pourquoi le temps me manquait-il ! J'aurais voulu descendre les pentes abruptes de cette montagne, parcourir en entier ce continent immense qui sans doute reliait l'Afrique à l'Amérique, et visiter ces grandes cités antédiluviennes.»

Mais Jules Verne rendit l'Atlantide encore plus fantastique en la concevant dominée par un volcan, qui se trouve en éruption, cette astuce géologico-littéraire permettant d'ailleurs que le spectacle soit aussi facilement visible : «À cinquante pieds au-dessous du pic, au milieu d'une pluie de pierres et de scories, un large cratère vomissait des torrents de lave, qui se dispersaient en cascade de feu au sein de la masse liquide. Ainsi posé, ce volcan, comme un immense flambeau, éclairait la plaine inférieure jusqu'aux dernières limites de l'horizon. J'ai dit que le cratère sous-marin rejetait des laves, mais non des flammes. Il faut aux flammes l'oxygène de l'air, et elles ne sauraient se développer sous les eaux ; mais des coulées de lave, qui ont en elles le principe de leur incandescence, peuvent se porter au rouge blanc, lutter victorieusement contre l'élément liquide et se vaporiser à son contact. De rapides courants entraînaient tous ces gaz en diffusion, et

les torrents laviques glissaient jusqu'au bas de la montagne, comme les déjections du Vésuve sur un autre Torre del Greco.» Le professeur Aronnax se plaît alors à rêver aux continents perdus et cités englouties qui, selon les légendes, attendent peut-être d'être découvertes au fond des océans : «Un jour peut-être, quelque phénomène éruptif les ramènera à la surface des flots, ces ruines englouties ! On a signalé de nombreux volcans sous-marins dans cette portion de l'océan, et bien des navires ont senti des secousses extraordinaires en passant sur ces fonds tourmentés. Les uns ont entendu des bruits sourds qui annonçaient la lutte profonde des éléments ; les autres ont recueilli des cendres volcaniques projetées hors de la mer. Tout ce sol jusqu'à l'équateur est encore travaillé par les forces plutoniennes. Et qui sait si, dans une époque éloignée, accrus par les déjections volcaniques et par les couches successives de laves, des sommets de montagnes ignivomes n'apparaîtront pas à la surface de l'Atlantique !» (II, 9).

Dans II, 10, c'est au centre d'un autre volcan, éteint celui-ci, que le lac de cratère permet au "Nautilus" de faire surface au cœur de l'îlot où Nemo s'est aménagé une inexpugnable retraite, et exploite la houille dont il a besoin.

Dans l'épisode final du Maelstrom, Jules Verne évoqua le puissant tourbillon que le courant de marée forme entre deux des îles Lofoten en Norvège : *«On sait qu'au moment du flux, les eaux resserrées entre les îles Feroë et Loffoden [ce qui est tout à fait fantaisiste puisque les deux archipels sont éloignés de plus de cinq cents kilomètres !] sont précipitées avec une irrésistible violence. Elles forment un tourbillon dont aucun navire n'a jamais pu sortir. De tous les points de l'horizon accourent des lames monstrueuses. Elles forment ce gouffre justement appelé le "Nombril de l'Océan", dont la puissance d'attraction s'étend jusqu'à une distance de quinze kilomètres. Là sont aspirés non seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs des régions boréales.[autre fantaisie puisqu'on ne trouve d'ours blancs qu'à mille kilomètres plus au nord !]»* Mais le fait que *«le Nautilus - involontairement ou volontairement peut-être - avait été engagé par son capitaine»* dans le gouffre, *«décrivant une spirale dont le rayon diminuait de plus en plus»* tandis que s'en détache le canot où se trouvent Aronnax, Conseil et Ned Land, fut inspiré au romancier par la nouvelle d'Edgar Allan Poe, *«Une descente dans le Maelstrom»* (1841) où, à proximité du terrible tourbillon qui se produit à intervalles réguliers en un point de la côte de Norvège, engloutissant et détruisant tout ce qui passe à sa portée, un marin, prématurément vieilli par l'aventure qui lui est arrivée, raconte à un étranger comment, emporté avec son bateau, il eut l'idée de s'attacher à une barrique (ayant remarqué que la forme cylindrique, plus que toute autre forme géométrique, résiste davantage à l'aspiration du vide) et put ainsi éviter d'être entraîné au fond, comme le sont des navires entiers.

L'Histoire

Le roman est parsemé de références aux grands voyageurs des siècles précédents qui découvrirent de nouveaux mondes, à des tragédies qu'ils connurent.

Ainsi, pour l'archipel Viti, on apprend que *«ce fut Tasman qui découvrit ce groupe en 1643, l'année même où Toricelli inventait le baromètre, et où Louis XIV montait sur le trône. Je laisse à penser lequel de ces faits fut le plus utile à l'humanité. Vinrent ensuite Cook en 1714, d'Entrecasteaux en 1793, et enfin Dumont-d'Urville, en 1827, débrouilla tout le chaos géographique de cet archipel.»* Puis *«le "Nautilus" naviguait au milieu de l'archipel des Nouvelles-Hébrides, que Quiros découvrit en 1606, que Bougainville explora en 1768, et auquel Cook donna son nom actuel en 1773.»* (I, 19).

Sur les expéditions qui furent lancées à la recherche de l'explorateur La Pérouse qui, en 1788, vit ses frégates sombrer aux îles Vanikoro, le professeur Aronnax fait un long développement, mais Jules Verne fit révéler la vérité par Nemo : *«Le commandant La Pérouse partit le 7 décembre 1785*

avec ses navires "la Boussole" et "l'Astrolabe". Il mouilla d'abord à Botany-Bay, visita l'archipel des Amis, la Nouvelle-Calédonie, se dirigea vers Santa-Cruz et relâcha à Namouka, l'une des îles du groupe Hapai. Puis, ses navires arrivèrent sur les récifs inconnus de Vanikoro. "La Boussole", qui marchait en avant, s'engagea sur la côte méridionale. "L'Astrolabe" vint à son secours et s'échoua de même. Le premier navire se détruisit presque immédiatement. Le second, engravé sous le vent, résista quelques jours. Les naturels firent assez bon accueil aux naufragés. Ceux-ci s'installèrent dans l'île, et construisirent un bâtiment plus petit avec les débris des deux grands. Quelques matelots restèrent volontairement à Vanikoro. Les autres, affaiblis, malades, partirent avec La Pérouse. Ils se dirigèrent vers les îles Salomon, et ils périrent, corps et biens, sur la côte occidentale de l'île principale du groupe, entre les caps Déception et Satisfaction !» C'est qu'il aurait trouvé «sur le lieu même de ce dernier naufrage», «une boîte de fer blanc, estampillée aux armes de France, et toute corrodée par les eaux salines» qui contenait «une liasse de papiers jaunis, mais encore lisibles. C'étaient les instructions même du ministre de la Marine au commandant La Pérouse, annotées en marge de la main de Louis XVI !» (I, 19).

Jules Verne voulut encore que nous sachions que la Papouasie, ou Nouvelle-Guinée, fut «découverte en 1511 par le Portugais Francisco Serrano, fut visitée successivement par don José de Meneses en 1526, par Grijalva en 1527, par le général espagnol Alvar de Saavedra en 1528, par Juigo Ortez en 1545, par le Hollandais Shouten en 1616, par Nicolas Sruick en 1753, par Tasman, Dampier, Fumel, Carteret, Edwards, Bougainville, Cook, Forrest, Mac Cluer, par d'Entrecasteaux en 1792, par Duperrey en 1823, et par Dumont d'Urville en 1827.» (I, 20).

Il est plus intéressant de savoir qu'en 1702, dans la baie de Vigo, se déroula un terrible combat où des galions espagnols chargés d'or et d'argent furent sabordés pour éviter qu'ils tombent aux mains des Anglais. Nemo et ses hommes descendent en scaphandres autonomes recueillir ces richesses qui avaient été arrachées «aux Incas et aux vaincus de Fernand Cortez». Jules Verne s'inspirait de l'annonce faite, en 1868, par Hippolyte Magen, d'une expédition vers ces trésors, qui sont demeurés introuvables et le sont encore.

Près de Terre-Neuve, le capitaine Nemo parle avec émotion d'un navire dont la conduite face à l'ennemi a été héroïque, mais en maintenant un certain mystère : «Autrefois ce navire se nommait "le Marseillais". Il portait soixante-quatorze canons et fut lancé en 1762. En 1778, le 13 août, commandé par La Poype-Vertrieux, il se battait audacieusement contre "le Preston". En 1779, le 4 juillet, il assistait avec l'escadre de l'amiral d'Estaing à la prise de Grenade. En 1781, le 5 septembre, il prenait part au combat du comte de Grasse dans la baie de la Chesapeake. En 1794, la république française lui changeait son nom. Le 16 avril de la même année, il rejoignait à Brest l'escadre de Villaret-Joyeuse, chargé d'escorter un convoi de blé qui venait d'Amérique sous le commandement de l'amiral Van Stabel. Le 11 et le 12 prairial, an II, cette escadre se rencontra avec les vaisseaux anglais. Monsieur, c'est aujourd'hui le 13 prairial, le 1er juin 1868. Il y a soixante-quatorze ans, jour pour jour, à cette place même, par 47°24' de latitude et 17°28' de longitude, ce navire, après un combat héroïque, démâté de ses trois mâts, l'eau dans ses soutes, le tiers de son équipage hors de combat, aima mieux s'engloutir avec ses trois cent cinquante-six marins que de se rendre, et clouant son pavillon à sa poupe, il disparut sous les flots au cri de : Vive la République !» Aronnax comprend alors qu'il s'agit du "Vengeur", ce qui fait dire à Nemo : «Oui ! monsieur. Le Vengeur ! Un beau nom !» (II, 20), cette indication, en fin de chapitre, éclairant quelque peu le mobile du capitaine.

Auparavant, l'impénitent érudit avait indiqué, assez inutilement, que, dans ces eaux dangereuses, «depuis quelques années seulement que de victimes fournies à ces funèbres annales par les lignes du Royal-Mail, d'Inmann, de Montréal, le Solway, l'Isis, le Paramatta, l'Hungarian, le Canadian, l'Anglo-Saxon, le Humboldt, l'United-States, tous échoués, l'Artic, le Lyonnais, coulés par abordage, le Président, le Pacific, le City-of-Glasgow, disparus pour des causes ignorées, sombres débris au milieu desquels naviguait le "Nautilus", comme s'il eût passé une revue des morts !» (II, 20).

Mais Jules Verne célèbre particulièrement la gloire d'un explorateur français de son siècle : Jules Dumont d'Urville pour, en 1840, son passage par le dangereux détroit de Torres et son exploration

du pôle Sud en 1840 avec ses deux bateaux, "L'astrolabe" et "La zélée", les premiers pas du capitaine Nemo au pôle Sud (II, 5) évoquant inévitablement cette aventure.

Conception du sous-marin, connaissances océanographiques, géographiques ou historiques, l'intérêt documentaire est bien l'aspect primordial de "*Vingt mille lieues dans les mers*".

Intérêt psychologique

Si Jules Verne ne fit généralement de ses personnages que des êtres unidimensionnels, tout d'une pièce, totalement bons ou totalement méchants, et qui se meuvent en vertu des ressorts les plus conventionnels pour faire progresser l'action et faire voir les extraordinaires réalités décrites, dans "*Vingt mille lieues sous les mers*", la figure de Nemo fut dotée d'une remarquable profondeur, Aronnax, le narrateur, étant son interlocuteur privilégié.

Toutefois, Nemo étant très secret, il fallait à ce prisonnier d'autres interlocuteurs, d'autres prisonniers, d'où ces personnages guère destinés aussi qu'à produire des effets comiques, Conseil et Ned Land.

À Conseil, le domestique du professeur Aronnax, Jules Verne donna le nom de l'ingénieur Jacques-François Conseil, inventeur d'un bateau semi-submersible, dont il avait fait la connaissance dans les années soixante. Mais, jouant sur son nom, il en fit, selon Aronnax, «*un brave Flamand que j'aimais et qui me le rendait bien, un être phlegmatique par nature, régulier par principe, zélé par habitude, s'étonnant peu des surprises de la vie, très adroit de ses mains, apte à tout service, et, en dépit de son nom, ne donnant jamais de conseils même quand on ne lui en demandait pas.*» (I, 3). Il prouve son dévouement en se jetant dans la mer pour porter secours à son maître. Mais il a surtout un rôle comique car si, à force de côtoyer les savants du Muséum d'Histoire naturelle, il est devenu «*un spécialiste, très ferré sur la classification en histoire naturelle*», «*le digne garçon, classificateur enragé, n'était point un naturaliste, et je ne sais pas s'il aurait distingué un thon d'une bonite, un cachalot d'une baleine !*» Ainsi prit-il le câble télégraphique transcontinental «*pour un gigantesque serpent de mer et s'apprêtait à le classer suivant sa méthode ordinaire.*» (II, 20). Le personnage, qui n'a aucune pratique, permet donc une critique des méfaits de la théorie qui se passe de l'expérience. Est comique aussi sa constante opposition à Ned Land, «*car ils connaissaient les poissons, mais chacun d'une façon très différente.*»

Ned Land se trouve sur l'"Abraham-Lincoln" parce qu'il est le «*roi des harponneurs*» ; il est «*d'une habileté de main peu commune, et qui ne connaissait pas d'égal dans son périlleux métier. Adresse et sang-froid, audace et ruse, il possédait ces qualités à un degré supérieur, et il fallait être une baleine bien maligne, ou un cachalot singulièrement astucieux pour échapper à son coup de harpon*» ; il a déjà embroché deux baleines en quelques minutes. Il «*nommait tous ces poissons sans hésiter*», ses compétences pratiques complétant donc les connaissances théoriques du professeur Aronnax, mais s'opposant comiquement à celles de Conseil, une discussion houleuse s'étant élevée entre eux quand il est question des krakens (II, 18).

Il «*avait environ quarante ans. C'était un homme de grande taille - plus de six pieds anglais - vigoureusement bâti, l'air grave, peu communicatif, violent parfois [un chapitre est intitulé "Les colères de Ned Land"], et très rageur quand on le contrariait. Sa personne provoquait l'attention, et surtout la puissance de son regard qui accentuait singulièrement sa physionomie.*»

Jules Verne, aussi hasardé ici que dans son roman consacré à la rébellion de 1867 au Bas-Canada, "*Famille Sans-Nom*", en a fait un Canadien français, précisant : «*Qui dit Canadien, dit Français*», ajoutant «*un Canadien est à demi français*», prétendant, en dépit de son nom anglais, d'ailleurs tout à fait improbable, que «*la famille du harponneur était originaire de Québec, et formait déjà une tribu de hardis pêcheurs à l'époque où cette ville appartenait à la France.*» Or n'est guère plausible cette présence de harponneurs de baleines à Québec, qui se trouve bien loin des zones

qu'elles fréquentent. Francophone, il devrait être catholique, mais l'auteur lui fait «*regretter vivement la célébration du "Christmas", la véritable fête de la famille, dont les protestants sont fanatiques.*» (I, 19).

D'autre part, il lui attribue bien «*cette vieille langue de Rabelais qui est encore en usage dans quelques provinces canadiennes*», mais ne la fait pas apparaître dans les propos de ce grand conteur dans lequel il voit un «*Homère canadien, chantant l'Illiade des régions hyperboréennes*», ne lui prêtant que le juron «*Mille diables*» qui n'a rien de québécois, lui faisant siffler «*entre les dents [où pourrait-il le faire ailleurs?] son Yankee doodle*» (II, 12) car, pour compléter cette caricature du bûcheron canadien, il en fit, comme il se doit traditionnellement, un joyeux drille au franc-parler.

Mais il joue un grand rôle dans l'intrigue car, le temps lui semblant long, son désir de liberté étant ardent, il cherche constamment et par tous les moyens à s'évader du "Nautilus" : «*Pourquoi faut-il que je sois enchaîné sur ce morceau de tôle !*» (II, 12). Il apprécie peu la nourriture aquatique qu'on y sert, est donc prêt, lui «*dont les dents semblaient être affûtées comme un tranchant de hache*», à descendre en Papouasie : «*Je mangerai du tigre, de l'aloïau de tigre, s'il n'y a pas d'autre quadrupède dans cette île.*» (I, 20). «*Sa taciturnité comme sa fâcheuse humeur s'accroissaient de jour en jour*» (II, 14). Il se montre sceptique à l'égard de l'"Arabian-Tunnel" et refuse de sortir au pôle Sud. C'est son esprit de décision et sa hardiesse qui permettent l'évasion finale des trois prisonniers.

À Pierre Aronnax, Jules Verne, qui se trouvait trop beau, donna à ce quadragénaire comme lui ses propres traits, ce que confirmèrent les gravures illustrant le livre. Et, épris de science et de précision documentaire, il en fit un professeur d'histoire naturelle au Muséum de Paris qui, après avoir pratiqué la médecine, devint un spécialiste de minéralogie, de botanique et de zoologie, auteur à succès «*d'un ouvrage in-quarto en deux volumes sur les "Mystères des grands fonds" sous-marins*». Il est le type même du savant flegmatique, au savoir encyclopédique, qui pose sur les choses un regard à la fois averti et curieux. Étant le narrateur du roman, il peut se lancer dans ces nombreuses digressions scientifiques qui l'encombrent, avoir aussi des discussions qui sont l'occasion de faire étalage de ses connaissances.

Mais c'est aussi un homme d'action qui se consacre sans hésiter à la mission de sauvetage qu'on lui propose : «*Trois secondes après avoir lu la lettre de l'honorable secrétaire de la marine, je comprenais enfin que ma véritable vocation, l'unique but de ma vie, était de chasser ce monstre inquiétant et d'en purger l'univers.*» Or, plus tard, s'il promet à Ned Land de s'échapper au moment le plus opportun, l'emprisonnement lui est de moins en moins difficile à vivre et il résiste longtemps aux offres d'évasion qu'il lui fait. Il veut poursuivre le voyage, car, animé d'une infinie curiosité pour la vie sous-marine, il est fasciné par le monde que lui fait connaître Nemo : «*Fanatique du "Nautilus", j'étais incarné dans la peau de son commandant*» - «*Je n'éprouvais nul désir de quitter le capitaine Nemo*». Il fait donc face à ce dilemme : rester dans ce laboratoire flottant, véritable outil de recherche pour le scientifique qu'il est, qui peut expérimenter in situ, grandeur nature, toutes ses théories («*Grâce à lui, grâce à son appareil, je complétais chaque jour mes études sous-marines, [...] Je ne pouvais donc me faire à cette idée d'abandonner le "Nautilus" avant notre cycle d'investigations accompli.*») ou accepter de s'échapper, ce qu'il fait finalement avec abnégation.

Il peut être ainsi le narrateur du «*voyage extraordinaire*», représentant en quelque sorte l'auteur : «*Je ne voulais pas ensevelir avec moi mes études si curieuses et si nouvelles. J'avais maintenant le droit d'écrire le vrai livre de la mer, et ce livre, je voulais que, plus tôt que plus tard, il pût voir le jour.*» (II, 18).

Les marins du "Nautilus" restent dans l'ombre, et on n'en sait même pas le nombre. On apprend seulement qu'ils «*appartenaient évidemment à des nations différentes, bien que le type européen fût indiqué chez tous. Je reconnus, à ne pas me tromper, des Irlandais, des Français, quelques Slaves, un Grec ou un Candiote. Du reste, ces hommes étaient sobres de paroles, et n'employaient entre eux que ce bizarre idiome dont je ne pouvais pas même soupçonner l'origine.*» Aussi la

communication est-elle impossible avec eux, ce qui ajoute d'autant plus de mystère à l'énigmatique vaisseau et à son énigmatique capitaine.

Nemo est l'un des personnages de Jules Verne les plus étonnants.

Il en donna une description des plus détaillées. Il est grand, a un grand front, un nez droit, une bouche nettement dessinée, de belles dents, des mains fines qui révèlent un tempérament nerveux. Il a un air noble, est tiré à quatre épingles. Aronnax dit avoir «*reconnu sans hésiter ses qualités dominantes - la confiance en lui, car sa tête se dégageait noblement sur l'arc formé par la ligne de ses épaules, et ses yeux noirs regardaient avec une froide assurance : - le calme, car sa peau, pâle plutôt que colorée, annonçait la tranquillité du sang ; - l'énergie, que démontrait la rapide contraction de ses muscles sourciliers ; le courage enfin, car sa vaste respiration dénotait une grande expansion vitale. J'ajouterai que cet homme était fier, que son regard ferme et calme semblait refléter de hautes pensées, et que de tout cet ensemble, de l'homogénéité des expressions dans les gestes du corps et du visage, suivant l'observation des physionomistes, résultait une indiscutable franchise.*» (I, 8). Il est entouré d'une aura respectueuse et d'un impénétrable mystère concernant ses origines, ses motivations et son "Nautilus", dont le narrateur, au début, se demande : «*Où et quand l'eût-il fait construire, et comment aurait-il tenu cette construction secrète?*»

Il devait d'abord être un Polonais souhaitant se venger de la Russie. Du fait de la censure d'Hetzel, son identité demeure dans ce roman objet d'énigme ; on apprend seulement qu'il appartient à «*une nation maudite*», qu'il est un «*opprimé*» qui combat «*l'oppresseur*» quand il le rencontre. À la demande encore d'Hetzel, Jules Verne allait donner une suite à ses aventures, dans "*L'île mystérieuse*" (1874), où on découvre qu'il est un prince indien, Dakkar, fils d'un rajah du Bundelkund et petit-neveu du héros historique Tippto Sahib. Il reçut une éducation très poussée en Europe avant de revenir dans son Inde natale, dont il fut le grand espoir car, révolté, il chercha à libérer des esclaves, organisa et finança le soulèvement des Cipayes contre les Anglais en 1857. Au cours de la terrible répression, sa famille fut massacrée, il fut dépossédé de ses biens, sa tête fut mise à prix. Désormais, il poursuivit les Anglais de sa haine. Il s'isola sur une île déserte du Pacifique où, comme il était un ingénieur, un marin et un savant (il contribue pour beaucoup aux exposés scientifiques qui émaillent la narration, proclamant : «*La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle !*» [I, 10]), il canalisa sa déception en faisant construire cet engin submersible révolutionnaire qu'est le "Nautilus", qui lui permet, étant en rupture de ban, de refuser farouchement tout contact avec la société des humains, de quitter pour toujours le monde terrestre (dans une lettre à Hetzel, Jules Verne avait indiqué : «*Il faut que cet inconnu n'ait plus aucun rapport avec l'humanité dont il est séparé.*»), en se réfugiant dans la mer où il retrouve la liberté qu'il a perdue : «*La mer n'appartient pas aux despotes. À sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre !*» (I, 10). Ce sous-marin, il en prit le commandement sous le nom de capitaine Nemo, mot qui, en latin, signifie «*personne*» et reprend donc le nom qu'Ulysse, dans l'"*Odyssée*" d'Homère, indiqua au cyclope Polyphème pour dissimuler son identité.

Sombre et secret, ce misanthrope, qui préfère les mollusques et les poissons aux êtres humains, qui n'aime que la mer, se complaît à la contemplation hautaine et mélancolique d'une humanité dont les représentants ne correspondent guère aux archétypes de sa vision idéale. Il clame : «*Je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société toute entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles et je vous engage à ne jamais les évoquer devant moi !*» (I, 10). Il s'enferme même dans un mutisme qui le rend de plus en plus farouche et solitaire à mesure que le temps passe.

Pourtant, il a une grande bibliothèque où le professeur Aronnax remarque des ouvrages «des maîtres anciens et modernes, c'est-à-dire tout ce que l'humanité a produit de plus beau dans l'histoire, la poésie, le roman et la science, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, depuis Xénophon jusqu'à Michelet, depuis Rabelais jusqu'à Mme Sand.» Il jouit d'une collection de tableaux, dont des Véronèse. Et il joue, sur son impressionnant piano-orgue, des oeuvres de Weber, Rossini, Mozart, Beethoven, Haydn, Meyerbeer, Hérold, Wagner, Auber, Gounod. «Ces musiciens, dit-il, ce sont les contemporains d'Orphée, car les différences chronologiques s'effacent dans la mémoire des mort», ajoutant : «et je suis mort, monsieur le Professeur, aussi mort que ceux de vos amis qui reposent à six pieds sous terre ! » (I, 11). Il y passe de longues heures, et Aronnax en est ému : «Quelquefois, j'entendais résonner les sons mélancoliques de son orgue, dont il jouait avec beaucoup d'expression mais la nuit seulement, au milieu de la plus secrète obscurité, lorsque le "Nautilus" s'endormait dans les déserts de l'océan.» L'orgue distille en effet «une harmonie triste sous un chant indéfinissable, véritables plaintes d'une âme qui veut briser ses liens terrestres. J'écoutais par tous mes sens à la fois, respirant à peine, plongé comme le capitaine Nemo dans ces extases musicales qui l'entraînaient hors des limites de ce monde.» Aussi le narrateur s'extasie-t-il : «Le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange. Son type s'accroissait et prenait des proportions surhumaines. Ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers.»

Lui, qui dit avoir renoncé à la société des êtres humains et coupé tout lien avec la terre, sauve pourtant la vie d'un pêcheur de perles, maintient des liens mystérieux avec des Grecs en lutte contre l'Empire ottoman (lui qui méprise les richesses terrestres les finance avec l'or des galions espagnols de la baie de Vigo), et désire, étant donc quelque peu schizophrène, qu'un jour ou l'autre l'humanité ait connaissance de ses travaux et de ses découvertes, que soit révélée aux générations futures l'existence d'un monde inconnu aux gens vivant sur la terre ferme, que soit transmis son témoignage et son savoir. Ne dit-il pas au professeur Aronnax, lorsqu'il le recueille à son bord : «Vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord. Vous allez voyager dans le pays des merveilles. L'étonnement, la stupéfaction seront probablement, l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux. Je vais revoir dans un nouveau tour du monde sous-marin – qui le sait? le dernier peut être – tout ce que j'ai pu étudier au fond de ces mers tant de fois parcourues, et vous serez mon compagnon d'études. À partir de ce jour, vous entrez dans un nouvel élément, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme – car moi et les miens nous ne comptons plus -, et notre planète, grâce à moi, va vous livrer ses derniers secrets.»

Il montre une inextinguible soif de justice, proclamant : «Je suis le droit, je suis la justice. Je suis l'opprimé, et voilà l'oppresser ! C'est par lui que tout ce que j'ai aimé, chéri, vénéré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j'ai vu tout périr ! Tout ce que je hais est là !» Il affiche d'ailleurs dans sa chambre les portraits de «Kosciusko, le héros tombé au cri de Finis Polonioe, Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, O'Connell, le défenseur de l'Irlande, Washington, le fondateur de l'Union américaine, Manin, le patriote italien, Lincoln, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin, ce martyr de l'affranchissement de la race noire, John Brown, suspendu à son gibet, tel que l'a si terriblement dessiné le crayon de Victor Hugo» (II, 8). Aronnax se demande : «Était-il le champion des peuples opprimés, le libérateur des races esclaves? Avait-il figuré dans les dernières commotions politiques ou sociales de ce siècle? Avait-il été l'un des héros de la terrible guerre américaine, guerre lamentable et à jamais glorieuse?» Véritable «archange de la haine», il cultive un ardent désir de vengeance qu'il exerce contre le navire de guerre d'«une nation maudite» (dont l'identité n'est pas indiquée dans ce roman-ci), navire qu'il coule systématiquement, pour, après avoir froidement assisté au naufrage, sangloter devant le portrait d'une jeune femme et de deux enfants.

Mais celui qui, au pôle Sud, plante un drapeau noir, celui des anarchistes, toutefois «portant un N d'or écartelé sur son étamine» (II, 15), manifestation quelque peu napoléonienne, n'incarne-t-il pas une volonté de possession («Tantôt je mets mes filets à la traîne, et je les retire, prêts à se rompre.

Tantôt je vais chasser au milieu de cet élément qui paraît être inaccessible à l'homme, et je force le gibier qui gîte dans mes forêts sous-marines. Mes troupeaux, comme ceux du vieux pasteur de Neptune, paissent sans crainte les immenses prairies de l'Océan. J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses.»), n'impose-t-il pas ses lois en autocrate, en maître d'une microsociété qui semble une caricature de monarchie, ne déploie-t-il pas une volonté de puissance satanique?

Énigmatique, difficile à cerner, Nemo est bien, comme l'avait défini Jules Verne lui-même, un «*incompréhensible personnage*», à la personnalité contrastée mais attachante. Sa figure de rebelle sensible et exalté est fort voisine de celle du héros romantique. Il a le caractère mythique d'un homme au-dessus des simples mortels, et n'est pas sans rappeler le «surhomme» cher à la littérature de l'époque. Est-il le sosie d'Hetzel ou correspond-il à un Jules Verne passionné, n'aimant que «*la liberté, la musique et la mer*», «*Vingt mille lieues sous les mers*» étant sans doute le livre où il mit le plus de lui-même? Et beaucoup de ses idées.

Intérêt philosophique

«*Vingt mille lieues sous les mers*» et son extraordinaire «*Nautilus*» permirent d'abord à Jules Verne de poursuivre son éloge de la science, de la technique et ici, spécialement, de l'électricité ; sa croyance en un progrès pouvant résoudre les problèmes matériels, en particulier en ce qui concerne la découverte du monde sous-marin (Aronnax conclut : «*C'est la narration fidèle de cette invraisemblable expédition sous un élément inaccessible à l'homme, et dont le progrès rendra les routes libres un jour.*») ; son affirmation de la puissance de l'être humain sur la nature.

Pourtant, il exprima aussi des préoccupations qui sont actuellement les nôtres en matière d'environnement et d'écologie. Nemo explique au harponneur : «*En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles. Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous en mêliez !*» Et le professeur Aronnax d'ajouter : «*Le capitaine avait raison. L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'océan.*» (II, 12). Nemo protège son nouveau milieu de tous les abus et dégradations possibles, et, en échange, lui apporte sa protection. Jules Verne, sachant parfaitement que la conquête des océans et notamment des fonds sous-marins allait tôt ou tard animer les êtres humains dans leur volonté de prendre possession de la Terre entière, montre qu'il faut respecter l'environnement, procéder à un usage raisonné des ressources naturelles, ce que nous appelons aujourd'hui le développement durable, afin de transmettre aux générations futures un monde propre et sain. On peut remarquer qu'il prévoit des océans vidés de leurs poissons et «*encombrés de méduses*», prédiction qui est en train de se réaliser car, profitant du réchauffement climatique, de la surpêche et des rejets toxiques, elles prolifèrent actuellement dans une mer où il y a de moins en moins de poissons.

Quand Jules Verne fait disserter Aronnax sur l'accroissement des barrières de corail qui ont permis la formation des atolls, il indique qu'il a fallu «*cent quatre-vingt-douze mille ans, mon brave Conseil, ce qui allonge singulièrement les jours bibliques. D'ailleurs, la formation de la houille, c'est-à-dire la minéralisation des forêts enlisées par les déluges, a exigé un temps beaucoup plus considérable. Mais j'ajouterai que les jours de la Bible ne sont que des époques et non l'intervalle qui s'écoule entre deux levers de soleil, car, d'après la Bible elle-même, le soleil ne date pas du premier jour de la création.*» (I, 19). Ainsi, le romancier manifesta son adhésion à la théorie de l'évolution de Darwin, sa contestation de l'explication de l'origine du monde donnée dans la Bible, même s'il ménage à celle-ci quelque crédibilité.

Le roman a aussi une portée sociale : Nemo personnifie dans son anonymat la révolte contre l'opresseur, la défense des opprimés, la protestation contre la guerre et la bêtise humaine. Jules

Verne, qui fut soupçonné de penchants anarchistes, lui prêta cette idéologie ; que son drapeau soit noir n'est, bien sûr, pas un hasard, et la célèbre devise des anarchistes, «Ni Dieu, ni maître», ne surprendrait pas dans sa bouche, même si, comme on l'a vu, cet opprimé manifeste aussi un désir de conquête. Déçu par l'humanité, il prononce cette belle maxime : «*Ce ne sont pas de nouveaux continents qu'il faut à la Terre, ce sont de nouveaux hommes.*» (I, 19), mais il s'en tient là et ne précise pas, pas plus que Jules Verne, sa conception d'une humanité idéale ou, à tout le moins, améliorée.

Destinée de l'œuvre

Le livre fut d'abord publié en feuilleton dans le "Magasin illustré d'éducation et de récréation", du 20 mars 1869 au 20 juin 1870. Puis, sixième titre de la série des "Voyages extraordinaires", l'édition, en deux volumes in-8 reliés et illustrés de cent onze dessins de Riou et de Neuville, parut le 16 novembre 1871.

L'ouvrage n'a cessé, depuis sa publication, d'apparaître comme l'un des grands chefs-d'œuvre et de Jules Verne et de la littérature d'imagination mytho-scientifique. Le capitaine Nemo et le "Nautilus" fascinèrent des millions de lecteurs et en incitèrent certains à explorer les abysses, le merveilleux «monde du silence».

Du vivant de l'auteur, cinquante mille exemplaires in-18 en furent vendus, ce qui le place au troisième rang de ses «best-sellers».

Ce roman est l'un des plus traduits de la littérature française.

Comme à la fin se posait la question : le "Nautilus" a-t-il survécu au Maelstrom?, l'éditeur Hetzel, qui n'aimait pas que les lecteurs soient laissés dans l'incertitude, suggéra à Jules Verne d'écrire une suite dans laquelle Nemo viendrait au secours de naufragés chinois, ce qui ajouterait une touche d'exotisme. Mais l'écrivain refusa tout net : «*Je vois bien que vous rêvez un bonhomme très différent du mien. C'est très grave et d'autant plus grave que je suis parfaitement incapable de réaliser ce que je ne sens pas !*» Il allait pourtant céder à la tentation de faire revenir un Nemo tout à fait secourable dans "L'île mystérieuse" (1874) où son identité et son passé furent révélés. Il fut encore évoqué avec nostalgie dans une note du "Sphinx des glaces" (1897) où il est rappelé que : «*Vingt-huit ans plus tard, ce que M. Jeorling n'avait pu même entrevoir, un autre l'avait vu, un autre avait pris pied sur ce point du globe, le 21 mars 1868. La saison était plus avancée de sept semaines, et l'empreinte de l'hiver austral se gravait déjà sur ces régions désolées que six mois de ténèbres allaient bientôt recouvrir. Mais cela importait peu à l'extraordinaire navigateur dont nous rappelons le souvenir. Avec son merveilleux appareil sous-marin, il pouvait braver le froid et les tempêtes. Après avoir franchi la banquise, passé sous la carapace glacée de l'océan Antarctique, il avait pu s'élever jusqu'au 90° degré. Là, son canot le déposa sur un sol volcanique, jonché de débris de basalte, de scories, de cendres, de laves, de roches noirâtres. À la surface de ce littoral pullulaient les amphibiens, les phoques, les morses. Au-dessus volaient des bandes innombrables d'échassiers, les chionis, les alcyons, les pétrels gigantesques, tandis que les pingouins se rangeaient en lignes immobiles. Puis, à travers les éboulis des moraines et des pierres ponces, ce mystérieux personnage gravit les raides talus d'un pic, moitié porphyre, moitié basalte, à la pointe du pôle austral. Et, à l'instant où l'horizon, juste au nord, coupait en deux parties égales le disque solaire, il prenait possession de ce continent en son nom personnel et déployait un pavillon à l'étamine brodée d'un N d'or. Au large flottait un bateau sous-marin qui s'appelait "Nautilus" et dont le capitaine s'appelait le capitaine Nemo.*»

Rimbaud s'inspira de "Vingt mille lieues sous les mers" pour écrire "Le bateau ivre"

Le roman fut souvent adapté au cinéma :

- en 1907, par Georges Méliès, dans "Vingt mille lieues sous les mers" ;

- en 1916, par Stuart Paton, dans *"Twelve thousands leagues under the sea"* ;
- en 1954, par Richard Fleischer, pour les studios Disney, dans *"Twelve thousands leagues under the sea"*, James Mason incarnant le capitaine Nemo et Paul Lukas, Peter Lorre et Kirk Douglas, ses invités ;
- en 1966, le capitaine Nemo fit son apparition dans le film tchécoslovaque, "Le dirigeable volé" ;
- en 1997, par Rod Hardy, dans *"Twelve thousands leagues under the sea"*, film américain pour la télévision, avec Michael Caine dans le rôle du capitaine Nemo ;
- en 1997 également, dans *"Twelve thousands leagues under the sea"*, adaptation télévisée de Michael Anderson, avec Ben Cross dans le rôle du capitaine Nemo ;
- en 2003, le capitaine Nemo fit aussi son apparition dans *"La ligue des gentlemen extraordinaires"*, film dano-américain.

Le roman fut adapté au théâtre :

- en 2009, à Paris, Sydney Bernard imagina qu'en 1869, le gouvernement français organisa une réception officielle pour le retour triomphal du célèbre professeur Aronnax qui conta son incroyable odyssée à bord du "Nautilus" ;
- en 2009, à Montréal, Jean-Guy Legault fit assurer par des projections l'aspect visuel ; conçut Nemo comme un être foncièrement méchant, prêt à tout pour protéger son utopie, obsédé par la colonisation de nouveaux territoires, assoiffé de destruction ; accentua évidemment le franc-parler de Ned Land en le faisant s'exprimer avec un fort accent québécois !

Le roman fut aussi adapté en bandes dessinées et dessins animés :

- dans *"La ligue des gentlemen extraordinaires"* d'Alan Moore et Kevin O'Neill.
- dans "Nemo", bande dessinée en quatre tomes de Bruno Thielleux, parus entre 2001 et 2004 ;
- dans *"Nadia, le secret de l'eau bleue"*, dessin animé japonais qui reprit assez librement les thèmes du roman ;
- dans *"Vingt mille lieues dans l'espace"*, série d'animation produite de 1994 à 1995 ;

Le roman fut encore adapté, en 2002, en un jeu vidéo, *"Jules Verne - Vingt mille lieues sous les mers : Le secret du Nautilus"*.

Les ingénieurs américains, qui, en 1954, conçurent le sous-marin nucléaire à rayon d'action illimité, exigèrent qu'il porte le nom de "USS Nautilus" (SSN-571) ; par une étrange ironie du sort, il fut le premier sous-marin nucléaire du monde à passer sous le pôle Nord !

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)